

TRAITÉ
DE
LA VIE SPIRITUELLE,
TRADUIT DU LATIN,
DE SAINT VINCENT FERRIER,

Patron de la ville de Vannes.

Précédé d'un abrégé de la vie de ce Saint,
tiré du P. Croizet et du P. Rossignol.



Vannes,

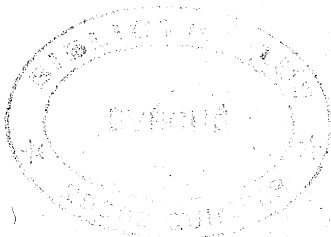
IMPRIMERIE LIBRAIRIE DE N. DELAMARZELLE.

1856.

TRAITÉ

DE

LA VIE SPIRITUELLE.



50701

TRAITÉ

DE LA

VIE SPIRITUELLE,

Traduit du Latin

DE S. VINCENT-FERRIER,

Patron de la ville de Vannes ;

PRÉCÉDÉ D'UN ABRÉGÉ DE LA VIE DE CE SAINT, TIRÉ
DU P. J. CROISSET ET DU P. ROSSIGNOL.



Vannes.

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE N. DE LAMARZELLE,

—
1836.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2020

ABRÉGÉ DE LA VIE

DE

S. VINCENT FERRIER.

SAINT VINCENT FERRIER, si célèbre dans toute l'Eglise, et l'un des plus grands bien-faiteurs de l'humanité, naquit à Valence en Espagne dans l'année 1337, de parens pieux et charitables.

Vincent montra dès son enfance les plus rares dispositions et le plus heureux naturel. Les pauvres furent l'objet de ses inclinations : on ne pouvait lui faire plus de plaisir que de le charger du soin de leur faire l'aumône. Ses entretiens avec les enfans de son âge n'étaient que sur des sujets de piété : la lecture et la prière faisaient tous ses divertissemens. Il fut peu de temps enfant, et n'eut aucun des défauts des jeunes gens.

On ne vit guère d'esprit plus pénétrant,

ni de mémoire si heureuse. A l'âge de douze ans il suivit avec éclat le cours de philosophie : ayant commencé ses études de théologie deux ans après, il y fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de dix-sept ans il en savait plus que ses maîtres.

En devenant plus savant, il devenait plus saint : son étude ne desséchait point sa dévotion.

Il avait pris pour objet de sa dévotion particulière la Passion de Jésus-Christ, et il se distingua presque dès le berceau par sa piété et sa tendresse envers la Sainte Vierge.

Ayant achevé ses études à l'âge de dix-sept ans, il fit connaître à son père son intention d'embrasser l'institut de S. Dominique, où la science, le zèle et la piété florissaient avec tant de fruits. Le père tressaillant de joie en apprenant la sainte résolution de son fils, lui dit en l'embrassant : « Je comprends maintenant, mon fils, que la vision que j'avais eue peu de jours avant votre naissance, n'était pas un vain songe : Il me sembla en dormant qu'étant entré dans l'église des Frères prêcheurs, un des religieux vint me féliciter de ce que j'aurais bientôt un fils qui serait une des grandes lumières de son ordre, et dont le zèle égalerait celui des Apôtres des

premiers temps. » — « Ne différons pas, mon cher père, répondit Vincent, d'accomplir une prédiction qui me manifeste la volonté de Dieu. » Le père, touché de la généreuse résolution de son fils, le conduisit lui-même au couvent de la ville. Vincent y fut reçu comme un présent du Ciel, dont on connaissait parfaitement le prix. Sa piété, ses vertus l'avaient rendu assez célèbre dans la ville de Valence depuis sa plus tendre jeunesse.

Il entra donc à l'âge de dix-sept ans au noviciat, le 2 février 1374, jour de la purification de la Sainte Vierge. Il se rendit immédiatement à sa chapelle pour lui marquer sa reconnaissance de lui avoir obtenu cette insigne faveur le jour de sa fête.

Il était tout rempli de son bonheur, il ne cessait de bénir le Ciel de la grâce qu'il avait reçue, et d'imprimer de tendres baisers à la sainte livrée dont il venait d'être revêtu. Il apporta la plus grande application à lire et à étudier la vie de saint Dominique, pour y prendre la règle de toutes ses actions.

Il n'était encore que novice, et l'on doute s'il y eut jamais un religieux plus parfait que lui : sa ferveur prenait tous les jours de nouveaux accroissemens, et l'on peut dire que depuis son entrée en religion jus-

qu'à sa mort, il fut un fidèle portrait de son saint fondateur.

Après trois mois de noviciat, il soutint d'une manière héroïque l'assaut qu'on lui livra pour l'engager à rentrer dans le monde, sous le prétexte que sa famille avait besoin des ressources du bénéfice dont il était encore pourvu, et auquel il se disposait à renoncer. Il était trop éclairé pour ne pas voir que les biens de l'Eglise ne sont pas faits pour remettre les familles déchues dans leur ancien état. Sa vocation d'ailleurs avait un caractère divin si marqué, qu'il n'eut pas la moindre pensée de regarder derrière lui après avoir mis la main à la charrue. Il montra une fermeté inflexible, qui ne coûta pas peu à la bonté de son cœur, contre les prières et les larmes de sa mère, qui, se démentant de sa première générosité, mit tout en œuvre pour l'ébranler.

Dieu, touché de sa fidélité, ne mit plus de bornes aux grâces dont il le combla ; et le saint novice s'appliqua tout entier à mettre à profit un si précieux trésor. Il pratiquait avec une exactitude scrupuleuse, les exercices de l'oraison, les jeûnes et les mortifications prescrits par les règles de l'ordre. Il était toujours le premier au chœur et aux assemblées de la commu-

nauté : on ne le vit jamais se dispenser des devoirs communs, pour se livrer à des dévotions particulières. Son humilité fut si profonde, dès ces commencemens, qu'il se soumettait non-seulement à ses supérieurs, mais encore à tous ceux qui n'avaient aucune autorité sur lui. Mais ce qui le rendait singulièrement aimable, c'était une douceur modeste et inaltérable : on ne le vit jamais avoir d'autre volonté que celle de ceux qui lui tenaient la place de Dieu.

Le jour de sa profession, l'objet de ses desirs les plus ardens étant arrivé, il se lia à Dieu par les vœux de la religion. Il serait difficile d'exprimer les transports de joie et de ferveur auxquels il se livra dans cette consécration. Les religieux de cette communauté partagèrent ses sentimens. Ils célébrèrent encore aujourd'hui, par une fête annuelle, la mémoire de cet heureux événement. Après la profession solennelle de ses vœux, il ne s'appliqua plus qu'à répondre à la perfection de son état. Par la sainteté de sa vie et par le fruit de ses études, il devint un des plus savans hommes de son siècle, et un des plus saints.

Ses études se fortifiaient par l'oraison.
 « Voulez-vous étudier avec succès, dit-il
 » dans son Traité de la Vie spirituelle, faites

» que la dévotion accompagne toujours
 » votre étude. Consultez encore plus l'Es-
 » prit-Saint que les livres, et ne cessez
 » de demander à Dieu l'intelligence de ce
 » que vous lisez. L'étude fatigue, lasse :
 » délassiez-vous de temps en temps dans
 » les plaies sacrées de Jésus-Christ ; quel-
 » ques momens de repos dans son cœur
 » sacré, donnent une nouvelle vigueur et
 » une nouvelle lumière. Interrompez votre
 » application par de courtes mais fer-
 » ventes oraisons jaculatoires : ne com-
 » mencez et ne finissez jamais votre étude
 » que par la prière : la science est un don
 » du Père des lumières, et nullement le
 » fruit ou l'ouvrage de notre esprit et de
 » notre travail. »

A l'âge de vingt-quatre ans, il fut chargé d'enseigner la philosophie aux religieux de son monastère ; il le fit avec tant d'éclat que soixante-dix personnes séculières, voulurent assister à ses leçons. C'est alors qu'il composa son *Traité des Suppositions dialectiques*.

Le temps qu'il ne donnait pas à l'étude, il le consacrait en grande partie à l'oraison, surtout pendant la nuit. Il y recevait fréquemment des faveurs signalées. Je me borne en ce moment à une seule. Vincent priait un jour dans l'église devant un Cru-

cifix : la vue des souffrances du Sauveur l'attendrit. Pénétré d'un vif sentiment de compassion, il lui dit : O Seigneur, comment avez-vous tant souffert sur la Croix ?— Le Crucifix tournant la tête vers la gauche, où le Saint priait, lui répondit : Oui, Vincent, et plus encore que tu ne penses.

Ses supérieurs, appréciant l'étendue de ses talens, sentirent que Valence n'était pas un assez grand théâtre pour un génie aussi élevé. On l'envoya à Barcelonne où il consacra trois années à l'étude approfondie des Saintes Ecritures dans la langue même où elles ont été écrites. Ce ne fut pas seulement pour l'intelligence des livres saints qu'il apprit la langue hébraïque, il avait encore en vue la conversion des infortunés Juifs ; car son zèle s'étendait à toutes les tribus de la terre.

Il n'était encore que diacre lorsqu'il commença à prêcher à Barcelonne, avec un tel succès que les peuples, de dix lieues à la ronde, accouraient en foule pour l'entendre. Le concours était si grand, qu'il fut obligé de prêcher dans les places publiques, les plus vastes églises n'étant pas capables de contenir la multitude des auditeurs. Dieu voulut dès-lors accrédi-ter son ministère, en lui accordant le don de prophétie. Barcelonne était affligée depuis

un an d'une horrible famine. On faisait des processions de pénitence pour calmer la colère du Ciel. Un jour que la procession était composée de plusieurs milliers de personnes, Vincent, d'un lieu élevé, fit un discours pathétique pour les exciter à la compunction, et leur inspirer une ferme confiance dans la Providence. Tout-à-coup, inspiré de Dieu, il prononça ces paroles : « Réjouissez-vous, avant la fin du jour il arrivera dans le port deux vaisseaux qui vous apportent une abondante provision de froment. » — La mer était alors agitée d'une furieuse tempête qui avait commencé depuis plusieurs jours. Quoiqu'on eût généralement une haute idée de la vertu de Vincent, il n'était pas encore reconnu prophète.

Cette foule d'auditeurs se divisa en plusieurs partis. Des murmures s'élevèrent : les uns le taxaient de vanité, d'autres d'imprudence. Et quoiqu'il y en eut quelques-uns qui ajoutèrent foi à ses paroles, le plus grand nombre en parla fort mal. La nouvelle de ce bruit ne tarda pas d'arriver au couvent et de répandre l'alarme parmi ses frères. Ils aimaient tendrement Vincent. Un retour sur eux-mêmes put encore augmenter leur inquiétude. Un d'entr'eux s'avança jusqu'à lui dire d'être plus cir-

conspect en chaire à l'avenir, s'il ne voulait pas perdre tout crédit, et faire tort à l'habit qu'il portait.

Vincent reçut cette réprimande sans rien perdre de sa sérénité. Il se retira pour prier, et laissant parler les hommes, il s'entretint tout ce jour-là avec son Dieu. Il le conjura de daigner accomplir la promesse qu'il avait faite à cette multitude, sans égard à son peu de foi et à ses murmures. Sa prière fut écoutée ; au grand étonnement de toute la ville, les deux vaisseaux parurent avant la nuit et entrèrent dans le port. Dieu combla la mesure de ses bénédictions : il arriva bientôt plusieurs autres bâtimens chargés de grain, qui répandirent l'abondance dans tout le pays.

Il se rendit à Lérida où était alors l'université de Catalogne. Il y fut reçu docteur à l'âge de vingt-huit ans par le cardinal Pierre de Lune, légat en Espagne.

Sa renommée l'avait fait connaître en France où l'appelèrent les universités de Toulouse et de Paris. Il se rendit d'abord dans la première de ces villes et passa ensuite à Paris où il s'arrêta jusqu'à 1377. Pendant son séjour en France, il ne se montra pas seulement savant, mais zélé missionnaire. Les peuples des provinces

voisins accouraient pour entendre cet homme prodigieux, et ses discours opéraient des conversions éclatantes.

La ville de Valence désirait ardemment revoir Vincent dans ses murs; elle obtint par ses sollicitations que ses supérieurs le rappellassent dans sa patrie. En vrai enfant d'obéissance, il ne différa pas à partir. Lorsqu'on sut qu'il était sur le point d'arriver, la noblesse et la foule du peuple allèrent à sa rencontre, et lui prodiguèrent les démonstrations d'estime, de respect et d'affection. L'évêque, le chapitre, les magistrats l'engagèrent à expliquer en public l'Écriture Sainte, et à donner des leçons de théologie. Il ne tarda pas aussi à monter en chaire pour se rendre aux désirs de tous. Pendant six ans que le Saint demeura à Valence, les peuples montrèrent toujours un nouvel empressement à l'entendre. Ils ne pouvaient se rassasier de ses instructions. Nulle obstination qui ne se rendit à la force et à l'unction de ses discours. On reconnut bientôt par les conversions nombreuses qu'il opéra, que Dieu avait envoyé un nouvel Apôtre.

Il ne composait ses sermons qu'au pied du Crucifix: et l'on sentait bien que son éloquence ne venait pas d'une autre source.

Prédicateur, théologien, confesseur,

protecteur, refuge universel de tous, il était à tous et suffisait à tout. Toutes sortes de personnes recouraient à lui pour obtenir des lumières, des conseils ou des consolations. Cependant ses fonctions extérieures, quelques multipliées qu'elles fussent, n'interrompaient point sa continue oraison. En se prêtant au public, il ne perdit jamais rien de son recueillement intérieur: son humilité s'accrut avec sa réputation, et ses austérités avec ses travaux apostoliques.

Un zèle si merveilleux, une vertu si éclatante ne pouvaient manquer d'être l'objet d'une jalousie infernale. Le démon mit tout en usage et fit tous ses efforts pour le vaincre, ou du moins pour le lasser, et ces pièges auraient été propres à faire succomber une vertu commune. Dieu permit, pour éprouver sa fidélité et pour tempérer d'une manière salutaire la gloire que sa grande réputation lui procurait, qu'il fut attaqué par les tentations les plus humiliantes. L'ange de Satan ne lui laissant aucun repos, et outre les suggestions et les spectres par lesquels il attaquait sa pureté, il employa tout ce qu'il y a de plus à craindre. Cet ennemi de notre salut poussa une jeune femme à contrefaire la malade, laquelle ayant fait appeler le Saint em-

ploya tout ce que la passion a de plus séduisant pour le faire succomber : mais notre Saint n'eut pas plutôt aperçu le danger, qu'il prit la fuite. La calomnie, dont cette malheureuse voulut se servir pour se venger, ne servit qu'à la couvrir de confusion et à rendre la réputation de saint Vincent plus éclatante. Cette victoire fut bientôt suivie d'une nouvelle attaque. Une infâme courtisane trouva le moyen de se cacher dans la cellule du Saint ; Vincent y étant entré sans s'apercevoir de rien, fait sa prière, se met à son étude, lorsque cette effrontée parut. La fuite ne sauvait pas le scandale. Le Saint, plein de confiance en la miséricorde du Seigneur, lui parle avec tant de force et d'efficacité qu'il la convertit. Elle pleure, elle gémit : sa conversion prouve la sincérité de son repentir ; et sa vie édifie désormais le public autant qu'elle l'avait scandalisé par ses désordres.

Ce fut vers ce temps, en 1578, que commença le grand schisme d'occident. Les deux concurrens pour la papauté, furent Clément et Urbain. Le droit que tous les deux prétendaient avoir au souverain pontificat, était si obscur et si difficile à résoudre, que plusieurs saints personnages sont excusables d'avoir donné de bonne foi dans les différens partis. Vincent

se déclara donc pour Clément, dont le siège était à Avignon. Pierre de Lune l'engagea vers 1590 à le suivre en Castille où il avait été député par le pape d'Avignon. A la fin de la légation, ce Cardinal voulut le conduire à Avignon : mais le Saint le remercia de cette faveur, redoutant sans doute les honneurs qu'on pouvait lui préparer dans cette cour. Il se pressa de rentrer dans sa cellule à Valence. Mais Dieu lui prépara un autre genre de gloire plus conforme aux inclinations de son cœur.

Toujours dévoré du zèle du salut des âmes, Vincent s'appliqua à faire des missions dans les environs de Valence, ayant pour but principal la conversion des Juifs. Dieu le couronna d'un succès qui tient du prodige : plus de treize mille Juifs se convertirent à la Foi. Attendu l'obstination constante de cette nation infortunée, surtout à l'époque reculée dont nous parlons, ce grand nombre de conversions doit être regardé comme un miracle de la grâce, et montre la puissance des paroles et des bonnes œuvres du saint missionnaire. Choisi par la Reine pour son confesseur, il fut, quelque temps après, nommé conseiller d'état et aumônier du Roi. Il se consola de ces titres d'honneur, par la facilité qu'ils lui donnèrent d'exercer

cet esprit inépuisable de charité dont il était rempli envers tous les malheureux.

Affranchi des engagemens qu'il avait pris avec le Roi, par la mort de ce prince, il vit un nouveau champ s'ouvrir à l'exercice de son zèle.

Après la mort de Clément VII, le cardinal de Lune, appelé à lui succéder sous le nom de Benoît XIII, choisit Vincent pour son confesseur; il envoya ses nonces avec des lettres pour l'inviter à se rendre à Avignon. Tout ce qui avait l'air de dignité révoltait le Saint: mais s'imaginant entendre là voix de J.-C. dans celle d'un homme que toute l'Espagne et la France prenaient alors pour un pape légitime, Vincent obéit. Arrivé près de lui, il fut déclaré maître du sacré palais, et mis à la tête de la pénitencerie. Cependant il choisit pour demeure un couvent de son ordre, afin de mener une vie retirée et plus conforme à son état.

La haute idée que l'on avait de ses talens et de ses vertus, secondée de l'efficacité de la grâce, lui fit opérer une grande multitude de conversions. Il apporta tous ses soins à amener Benoît à la cession du pontificat. Il l'engagea dès le commencement à assembler les prélats, les théologiens, les jurisconsultes du mérite le

plus distingué, pour aviser aux moyens qu'il convenait de prendre pour remédier aux maux de l'Eglise. Benoît ne prit pas ses conseils en mauvaise part; il voulut même lui donner une marque de bienveillance, en le nommant à l'évêché de Valence, sa patrie. Vincent refusa cette dignité, disant qu'il voulait mourir pauvre religieux.

Au bout de quelques mois il commença à craindre que Benoît ne fut pas disposé à renoncer au pontificat. Il en fut si affligé, qu'il en fit une maladie mortelle. Il était près d'expirer lorsque Jésus-Christ lui apparut, lui ordonnant de quitter la cour de Benoît et d'aller prêcher partout l'Evangile. Sa guérison subite et miraculeuse fut une preuve visible de la vérité de sa vision.

Peu après il fut attaqué pour la seconde fois, d'une fièvre violente. Les vives douleurs dont son corps était affecté, étaient accompagnées de la profonde amertume où son ame était plongée pour les malheurs de l'Eglise auxquels il n'apercevait alors aucun remède. Dans cet excès d'angoisses il eut recours à l'oraison. Dieu ne tarda pas à le consoler. Sa cellule fut tout-à-coup remplie d'une splendeur céleste. Le Sauveur du monde lui apparut, accompagné d'une multitude d'AnGES et des pa-

triarches saint Dominique et saint François. Il lui dit : Lève-toi, Vincent, sain et sauf, le schisme finira lorsque les hommes cesseront d'irriter ma justice. Ainsi lève-toi, va prêcher contre les vices; je t'ai choisi spécialement pour cela. Avertis les pécheurs de se convertir, parce que mon jugement final s'approche.

Benoît, à qui il en coutait de voir s'éloigner de lui un homme si extraordinaire, retarda autant qu'il put le départ de Vincent; mais enfin, cédant à ses instances, il lui permit de partir pour continuer ses missions.

Cependant le saint missionnaire ayant appris que Grégoire XII et Jean XXIII, pour mettre fin au schisme, et donner la paix à l'Église, avaient renoncé à leurs prétentions et s'étaient soumis au concile général de Constance, il n'oublia rien pour porter Benoît XIII à suivre leur exemple; mais n'ayant rien pu obtenir, il se sépara de sa communion, et le regarda dès-lors comme schismatique.

Le souverain pontife Martin V l'ayant constitué missionnaire apostolique partout l'univers, on le vit bientôt parcourir des pays immenses et faire changer de face à presque toute l'Europe.

Dans ce temps-là, le luxe, l'avarice,

l'usure, la dissolution, la prostitution, l'homicide, tous les crimes, tous les vices avaient débordé dans toutes les classes de la société; joignez à cela le défaut d'instruction, les superstitions et les erreurs qui infectaient les peuples, et vous aurez une idée des mœurs abominables du siècle où nous nous reportons. C'est au point que dans quelques endroits de l'Europe on vit reparaître l'idolâtrie. Tant de maux réunis offraient une ample matière, propre à enflammer et exercer le zèle de Vincent. Il commença sa mission par l'Espagne en 1397. Son zèle opéra tant de merveilles parmi les peuples, que les conversions étonnantes qu'il fit dans les royaumes de Catalogne, de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, de Léon, de Castille, des Asturies et d'Aragon, lui méritèrent le titre glorieux d'Apôtre de l'Espagne.

A Barcelonne, sur les vives instances qui lui furent faites, il laissa aux habitans son Crucifix, qui devint l'instrument d'un grand nombre de miracles.

Dans ses voyages innombrables, il alla constamment à pied, avec son bourdon en main, au sommet duquel était un petit Crucifix. Une plaie qui lui survint à la jambe l'obligea d'user d'une monture :

mais il n'employa jamais à cet usage qu'une vile bête de somme, à l'imitation de son divin Maître dans son entrée à Jérusalem.

Les Catalans, frappés de ses discours et plus encore des prodiges qu'il opérait, le regardèrent comme un ange descendu du Ciel. Un grand nombre d'entre eux se mirent à le suivre de mission en mission. Ce fut ainsi que commença à se former la fameuse compagnie qui marcha à sa suite pendant son pèlerinage apostolique.

Avant d'entrer dans les endroits où son zèle le conduisait, il se mettait à genoux avec toute sa suite. Là, levant les yeux vers le Ciel, et répandant une grande abondance de larmes, il conjurait le Père des miséricordes de répandre ses bénédictions sur le peuple qu'il allait instruire.

Lorsqu'il approchait des villes, le clergé, les magistrats, le peuple allaient au-devant de lui en procession. Vincent était attendu partout avec un empressement dont il est difficile de donner une idée. Les rois eux-mêmes partageaient ces sentimens ; ils l'invitaient par lettres à se rendre dans leurs états, et à la nouvelle de son arrivée, ils allaient à sa rencontre. Ce n'était pas seulement aux portes des villes qu'on allait le recevoir, on s'avancait quelquefois à plusieurs lieues. Le concours était si pro-

digieux que bien souvent on était obligé de former une espèce de barricade autour de lui pendant qu'il marchait, pour qu'il ne fût pas écrasé par la foule.

Pour être en état de célébrer des Messes solennelles dans les plus petits endroits où il s'arrêtait, il conduisait avec lui une chapelle composée de pièces de bois qu'on assemblait avec un autel et une chaire. Pendant le saint Sacrifice, il se faisait accompagner par la musique et le son des orgues. Il ne se proposait pas seulement par ce moyen la majesté du culte, il avait encore en vue d'attirer et d'adoucir les hommes les plus durs et les plus grossiers.

Partout où il prêchait, on conduisait les infirmes, qu'on plaçait autour de sa chaire, sans douter de leur guérison. Il les guérissait en effet tous. Dans cette auguste cérémonie, il ne faisait aucune difficulté de présenter sa main à ceux qui venaient pour la baiser.

La compagnie qui suivait Vincent était composée de plusieurs milliers de personnes qui n'abandonnaient jamais notre Saint dans ses excursions. Dans le premier rang se trouvait un certain nombre de prêtres séculiers et réguliers, qui s'étaient offerts à être ses coopérateurs. Vincent les acceptait lorsqu'il les trouvait pro-

pres au saint ministère , par la science et la régularité d'une vie exemplaire. Il leur avait distribué différens emplois, selon le talent de chacun. Tous ceux de sa compagnie portaient des vêtemens d'un brun foncé. Ils étaient habillés en pèlerin ; sauf les ecclésiastiques et les religieux , qui conservaient leur habit.

On ne sera pas peu surpris en apprenant qu'une partie de la compagnie était composée de femmes. Les deux troupes , soit dans les marches , soit dans les séjours , étaient inviolablement séparées , selon les ordres rigoureux du Saint. Ils allaient tous à pied , rangés de la manière la plus régulière , précédés de divers étendarts. Celui qui était à la tête des hommes portait un Crucifix ; les femmes étaient précédées par une bannière où était peinte l'image de la Vierge.

Il n'admettait personne dans cette société qu'après un rigoureux examen de ses dispositions , de ses vues , de ses mœurs , et du progrès qu'il avait fait dans les voies de Dieu. Il est incontestable que ces troupes furent un des moyens les plus merveilleux et les plus efficaces qu'il employa pour la sanctification des peuples. Il leur assigna des réglemens convenables , pour les rendre des instrumens propres à pro-

curer la conversion des ames , à extirper les vices , et à faire la guerre à l'enfer.

L'empressement pour être admis dans cette compagnie allait toujours croissant. Elle était pour l'ordinaire composée de dix mille personnes. Aussi l'on y voyait des hommes de tous les états et de toutes les nations. On y trouvait des Juifs , des Mahométans convertis au christianisme , ainsi que des Chrétiens qui , après avoir comblé la mesure du crime , étaient rentrés dans les voies du Seigneur par une pénitence exemplaire et une contrition sincère. Chose admirable ! il régnait dans cette compagnie , une union , une paix , qui semblait renouveler le temps des premiers fidèles.

Après avoir parcouru l'Espagne , Vincent retourna en France , où il arrosa de ses sueurs évangéliques le Dauphiné qu'il parcourut plusieurs fois , réformant les mœurs , extirpant les hérésies , remplissant d'étonnement les peuples par les prodiges qu'il faisait partout. On lit dans une des lettres du Saint , que la dernière fois qu'il fut à Romans , en 1402 , il parcourut pendant quelques mois tous les lieux du Dauphiné où il n'avait pas encore été ; et qu'il retourna dans les fameuses vallées du Diocèse d'Embrun , qu'il avait déjà visitées deux ou trois fois.

Une de ces vallées, resserrée entre deux chaînes de montagnes, de deux lieues de long, appelée alors Val-Pute, était remplie d'hérétiques, qui étaient en même temps de fameux brigands, des assassins livrés à tous les excès de l'impudicité. Ils étaient tellement obstinés dans leurs erreurs, qu'ils avaient chassé, blessé grièvement, tué même divers prédicateurs catholiques envoyés pour les convertir. Ils étaient arrivés à un tel degré de perversité, qu'ils ne permettaient à personne d'habiter parmi eux, à moins qu'il ne fût arrivé au plus grand débordement du libertinage, ou qu'il ne vécût de rapine, ou bien qu'il ne se plût à répandre le sang humain.

Notre Saint était enflammé d'un zèle si ardent, d'un courage si héroïque, que les cruautés que ces barbares avaient exercées contre tant de missionnaires, loin de l'intimider, furent pour lui un plus puissant motif d'y accourir, dans le désir ardent ou de les convertir, ou d'y remporter la palme du martyre.

L'intrépide Vincent pénétra dans la Val-Pute avec sa troupe de pénitens en ordre de procession, pour émouvoir les cœurs par un tel exemple et les porter à la pénitence. Il ne réussit point dès ce premier abord, à adoucir ces hommes féroces ; mais

ô prodige de la force toute puissante de la grâce ! dans très-peu de jours ces animaux farouches déposèrent toute leur barbarie, devinrent de doux agneaux et se soumirent humblement au joug de la Foi. On rapporte que trois fois ils attendèrent à la vie de Vincent. Entr'autres, une nuit ils montèrent sur le toit de la maison où il était retiré ; ils avaient déjà commencé à la découvrir pour tuer le Saint à coups de lance : mais revêtu d'une vertu divine, il les pria simplement de consentir à l'entendre encore une fois le lendemain matin. Ces barbares se désistèrent ; le lendemain, Dieu donna une telle efficacité aux paroles de Vincent, qu'ils se convertirent tous.

Ce changement ne fut pas l'effet passer d'une imagination exaltée ; et l'on doit y reconnaître le doigt de Dieu. Non-seulement ils abjurèrent leurs hérésies et embrassèrent la vraie Foi, ils réformèrent entièrement leurs mœurs et apprirent si bien de Vincent à mener une vie vraiment chrétienne, que le Saint changea le nom de Val-Pute en celui de Val-Pure*, connue aujourd'hui sous le nom de Val-Louise. Il opéra le même changement miraculeux

* Dans le département des Hautes-Alpes.

dans les vallées voisines , Freyssinière et l'Argentière.

Après avoir établi solidement la Foi et la réforme des mœurs dans les trois vallées, Vincent alla exercer son zèle en Provence, et de là en Lombardie. La Savoie implora son secours, et vit disparaître à sa voix une erreur fort répandue qui consistait à célébrer tous les ans une fête sous le nom de Saint-Orient, c'est-à-dire du Soleil, en l'honneur duquel on avait établi une confrérie. Il détruisit à Genève et à Lausanne la même idolâtrie ; on y adorait ouvertement le soleil. Il entra dans la Lorraine et se rendit ensuite à Lyon. Tout le temps, qu'il resta dans cette ville la multitude des infirmes qu'on lui amenait était innombrable. Il visitait les malades, priait pour eux, les touchait en mettant la main sur eux, et ils étaient délivrés de leurs infirmités. Après avoir sanctifié Lyon et parcouru diverses contrées, il se rendit à Gênes où se trouvait un grand nombre d'étrangers, rassemblés là pour traiter la grande affaire de la cessation des maux de l'Eglise. On y voyait des Grecs, des Hongrois, des Anglais, des Allemands, etc., tous assistaient aux sermons de Vincent qui parlait dans la langue de Valence, et tous le comprenaient aussi bien

que s'il avait parlé l'idiome propre de chacun. Ce don des langues lui était familier, partout où il annonçait la parole de Dieu, aussi-bien que celui des miracles et des prophéties. Cependant on peut dire que la force que Dieu donnait à ses prédications ne venait pas moins de l'exemple et de la sainteté de sa vie, que de la véhémence de ses discours et de l'effet de ses miracles.

Dans ces temps d'ignorance et de corruption des mœurs, suites ordinaires de la guerre et du schisme, il fallait un Apôtre dont la voix terrible pût porter le trouble dans les consciences, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres. Aussi le Saint ne traitait-il communément que les sujets les plus effrayans du christianisme, tels que le péché, les jugemens de Dieu, l'enfer, l'éternité. Il avait d'ailleurs le talent de prononcer ses discours de la manière la plus pathétique ; il ne se contentait pas d'être véhément, il parlait encore d'une manière proportionnée à l'intelligence de ses auditeurs.

Au milieu de ses plus grandes fatigues et des exercices pénibles de son zèle, il ne relâcha jamais rien de l'exacte observance de la règle qu'il avait embrassée. Il jeûna tous les jours, excepté le dimanche,

durant l'espace de quarante ans, se réduisant au pain et à l'eau les mercredis et vendredis, sans que ses travaux excessifs l'aient jamais pu dispenser de cette rigoureuse abstinence; il se déchirait le corps toutes les nuits par de sanglantes disciplines. La maladie ne lui fit jamais rien relâcher de ses austérités. Jamais Apôtre ne porta le désintéressement plus loin.

De la chaire il descendait au confessionnal, où il achevait ce que ses prédications avaient commencé. Sa dévotion répondait à ses austérités: il ne paraissait jamais à l'Autel qu'il ne fondit en larmes: sa Foi, son respect et son amour pour Jésus-Christ, durant le divin sacrifice, se rendaient trop sensibles pour ne pas toucher les assistans; sa tendre dévotion à la Sainte-Vierge fut toujours sa vertu favorite, et celle qu'il inspirait avec le plus de soin à ses pénitens.

La réputation dont Vincent jouissait, frappa le roi des Maures, de Grenade en Espagne. Il eut envie, tout mahométan qu'il était, de voir un homme aussi extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. A peine le Saint fut-il arrivé, qu'il se mit à prêcher l'Evangile. Plusieurs mahométans se convertirent. Les grands du royaume, alarmés des pertes qu'éprouvait

tous les jours leur religion, obtinrent du roi qu'il renvoyât Vincent.

Le roi d'Angleterre Henri IV, apprenant les merveilles que Dieu opérait par le ministère de son serviteur Vincent, lui écrivit en termes très-respectueux, et lui députa un gentilhomme pour le prier de vouloir étendre sa charité jusqu'à son royaume. Il l'envoya prendre sur les côtes de France, et le reçut avec plus d'honneur qu'il n'aurait reçu un souverain. Le Saint prêcha dans les principales villes d'Angleterre et y fit autant de prodiges qu'il en avait fait ailleurs. Il parcourut l'Ecosse et l'Irlande, semant partout la parole évangélique.

Revenu en France, il arrosa successivement de ses sueurs apostoliques, la Gascogne, le Poitou, la Picardie et ensuite l'Auvergne. De là il repassa en Espagne. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses courses nombreuses: il serait trop long de raconter les merveilles qu'il accomplit pendant sa mission miraculeuse. Nous rapporterons seulement les faits principaux pour arriver plus promptement à son séjour en Bretagne.

En allant de Hironne à Barcelonne, il arriva, accompagné de deux à trois mille personnes, à une auberge où il n'y avait qu'un peu de farine et un peu de vin fort

mauvais. On prépara quelques pains qu'on présenta au Saint qui ne put se résoudre à y toucher sans que sa troupe eût de quoi se restaurer. Il n'y avait que quinze pains et tout le vin était dans un petit vase de bois; Vincent y donna sa bénédiction et fit distribuer le tout à sa nombreuse compagnie. Le pain et le vin devenu d'une excellente qualité suffirent abondamment pour rassasier et désaltérer cette grande multitude. L'hôte, frappé d'un miracle si éclatant, ne voulut pour toute récompense que la bénédiction du Saint, qui fut suivie d'un autre prodige; il trouva dans son grenier une grande quantité d'excellente farine et son tonneau rempli d'un vin exquis.

En allant de Morella à Tortose, il passait l'Ebre avec sa nombreuse compagnie, sur des barques couvertes de planches. Elles ne purent soutenir le poids de tant de monde, et commencèrent à se remplir d'eau. Il s'éleva un grand cri et l'on demanda du secours au Saint. Vincent, avec un air tranquille et serein, fit le signe de la Croix, et à l'instant l'eau sortit des barques, et les planches qui s'étaient séparées et détachées, reprirent leur première position.

A Valence une pauvre femme muette et infirme lui fut présentée; le Saint, for-

mant le signe de la Croix sur son front et sur sa bouche, lui demanda ce qu'elle voulait. « Je demande trois choses, la santé du corps, du pain, et l'usage de la parole. — Le Saint répliqua : De ces trois choses, deux vous seront accordées, le pain et la santé : la troisième ne vous convient pas pour votre salut. — Elle répondit : Qu'il soit fait comme vous dites, et elle redevenit muette comme auparavant. »

Les magistrats d'Origuéla avaient écrit à Vincent une lettre très-respectueuse et très-pressante pour l'engager à venir dans leur ville. Il partit pour s'y rendre accompagné de sa troupe ordinaire. Arrivés au milieu d'une vaste plaine, accablés de fatigue et pressés par la faim, ils commençaient à perdre courage. Le Saint les consola en leur disant : « Ayez confiance, mes chers enfans, au-delà de cette colline que vous voyez là-bas, nous trouverons un logement où nous serons bien traités. » Après avoir franchi la colline, ils trouvèrent en effet une hôtellerie qui semblait bâtie tout récemment : ils y furent accueillis avec la plus grande charité et traités admirablement par de jeunes hôtes d'une beauté ravissante. Ils se remirent en route. Peu de temps après leur départ, Vincent appela un de ses disciples.

qui ne croyait pas à ses miracles, mais qui s'était attaché à lui parce qu'il goûtait beaucoup sa doctrine; il lui dit de retourner dans le lieu où ils avaient pris leur repas, en le priant d'aller chercher sa calotte qu'il avait oubliée dans un endroit qu'il lui désigna. Le disciple incrédule partit sur-le-champ pour exécuter la commission. Arrivé là il ne vit plus ni hôtellerie, ni ame vivante, tout avait disparu; mais il trouva la calotte suspendue à la branche d'un arbre. Frappé du plus grand étonnement, il ouvrit les yeux et reconnut que tout ce qui s'était passé, était un effet miraculeux.

Son séjour à Origuéla fut marqué par de nouveaux miracles, par des conversions innombrables de Maures et de Juifs, par la cessation des désordres qui souillaient la population de ces contrées comme dans tout le reste de la terre. Des inimitiés mortelles furent éteintes; des réconciliations nombreuses répandirent la paix dans les familles; enfin une réforme salutaire dans les mœurs vint couronner comme toujours le zèle et les travaux de Vincent.

D'Origuéla notre Saint se rendit à Murcie et de là à Tolède, semant sur sa route les bienfaits de sa parole évangélique.

A Salamanque, où il vint quelques mois après, il parvint à s'introduire, le Crucifix à la main, dans la synagogue, qui était pleine de Juifs. Il est difficile de donner une idée du tumulte qu'il occasionna parmi eux. Il vint à bout cependant de les calmer et de les faire consentir à l'écouter. Il commença par leur parler de l'importance et de la nécessité de travailler au salut de leurs ames. Ensuite, il leur démontra que le seul moyen de se sauver, était de croire en Jésus-Christ, et de recevoir le baptême. Pendant qu'il parlait, des Croix parurent tout-à-coup sur leurs habits: la grâce parla en même temps à leurs cœurs. Aussitôt ils demandèrent tous le baptême, et le reçurent en présence de toute la ville. La synagogue fut changée en une église, sous le titre de la *Vraie-Croix*.

En 1413, Vincent alla pour la troisième et dernière fois à Valence, sa patrie, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Il partit ensuite pour Barcelonne, et là il s'embarqua pour Majorque où son zèle obtint les mêmes succès qu'à l'ordinaire. Revenu sur le continent hispanique, Vincent succomba enfin sous le poids de ses fatigues excessives. Il fit une maladie mortelle à Perpignan. Le Sauveur lui ap-

parut et lui dit que pour preuve de la guérison parfaite qu'il lui accordait, il lui annonçait qu'il prêcherait dans trois jours. Un fameux médecin, appelé de Narbonne, vint le visiter le lendemain de l'apparition, et le trouvant fort affaibli, il lui ordonna une potion fortifiante. Vincent le remercia de sa visite, mais il ajouta modestement que son ordonnance était inutile, attendu que le souverain médecin, le maître de la vie et de la mort, s'était montré à lui cette nuit et l'avait guéri, en l'assurant qu'il reprendrait ses fonctions le jeudi suivant. Le docteur répondit qu'il attendrait l'événement : en effet, au jour assigné il assista au sermon du Saint. Vincent fit alors plusieurs autres prophéties qui se vérifièrent comme on le voit dans le procès de la canonisation.

Rendu à ses travaux, notre thaumaturge, pressé par l'archevêque de Toulouse qui l'invitait à se rendre dans son diocèse, se décida à revenir en France au commencement de l'année 1416. A Carcassonne et à Béziers, dont les campagnes étaient menacées d'une famine complète par une sécheresse de plus de six mois, ses prières ne contribuèrent pas peu à faire tomber une pluie bienfaisante.

Enfin notre Apôtre arriva à Toulouse le

vendredi de la semaine de la Passion. Les honneurs qu'on lui rendit furent si étonnans qu'ils auraient pu ébranler la vertu de tout autre que Vincent. En sortant de la cathédrale où il donna la bénédiction au peuple immense qui l'avait accompagné, il voulut se rendre au couvent de son ordre. Mais il fut tellement accablé par la foule, qu'il fut obligé de se réfugier dans une maison voisine, en attendant que l'on eut fabriqué une sorte de barrière au milieu de laquelle il put parvenir au couvent de Saint-Dominique. Le dimanche des Rameaux il prêcha à la Métropole sur le jugement dernier. Il prit pour texte : « Levez-vous, morts, et venez au jugement. » — *Surgite mortui et venite ad judicium.* Il imprima une telle épouvante, qu'il ne parut plus un homme, mais un ministre de la justice divine, descendu du Ciel. Lorsqu'il intima à son auditoire de comparaître au tribunal du souverain juge, le ton de sa voix fut si éclatant et si terrible, que tous ses auditeurs sans exception, comme s'ils eussent été frappés de la foudre, tombèrent à plusieurs reprises par terre. Ayant un peu repris leurs esprits, ils se mirent à crier trois fois miséricorde. Le Saint leur ordonna ensuite de se lever et il fut obéi. On sait qu'un évène-

ment semblable arriva une autre fois, lorsqu'il prêchait à un auditoire de trente mille personnes.

Le grand concours de peuple obligea Vincent à prêcher dans la grande place de la Cathédrale. Dès le point du jour il n'y avait aucune fenêtre, aucun endroit qui ne fût occupé. Tout le temps que dura sa mission, on n'entendit aucune parole indécente, on n'y vit aucune querelle: on ne pensait qu'à se réformer et à pleurer ses péchés. Il est vrai que les prodiges que Vincent opérait, contribuaient beaucoup à donner de la force à ses discours. Le Vendredi-Saint, il prêcha sur la Passion pendant plus de cinq heures, sans que l'auditoire se lassât de l'entendre et de verser des larmes. Mais les forces du corps ne répondoient pas toujours chez quelques individus à la vigueur de l'âme. Un jeune homme s'était placé sur un lieu élevé pour mieux entendre le Saint, surpris par le sommeil, il tomba et fut blessé très-grièvement. Vincent s'en aperçut, et avec un signe de croix le guérit sur-le-champ. Les spectateurs, frappés d'étonnement, s'écrièrent d'une voix unanime: Il est venu à Toulouse un grand prophète, que Dieu a envoyé pour visiter son peuple.

Vincent mit un mois à exercer son apos-

tolat dans la ville de Toulouse, mais à en juger par l'abondance des fruits qu'il recueillit, on eut dit qu'il y avait employé plusieurs années. Il se fit un changement universel chez les Toulousains; tous les désordres disparurent comme par enchantement. L'archevêque, rempli de joie par un spectacle aussi consolant, désira ardemment contribuer à la conservation d'un homme aussi précieux. Il lui représenta que dans un âge aussi avancé, il était à propos pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes, qu'il modérât pour quelque temps la rigueur de son régime, et qu'il admit l'usage des viandes dans sa nourriture. Le serviteur de Dieu lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à violer les constitutions de son ordre dans sa vieillesse, après les avoir observées avec la plus grande exactitude dès ses premiers ans.

Notre Saint partit de Toulouse le 5 mai 1416, accompagné des mêmes honneurs qu'on lui avait rendus à son arrivée. Selon son invariable coutume, il voyagea en missionnaire, ne laissant échapper aucune occasion d'exercer son zèle. Après avoir parcouru les diocèses des environs, il arriva au Puy-en-Velay, où il reçut une lettre du duc de Bretagne, qui le suppliait de venir prêcher dans ses états. Avant de se rendre

à ses désirs, il voulut passer en Allemagne après avoir visité l'Auvergne, le Bourbonnais, la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine. A Nancy il reçut une seconde députation du duc de Bretagne, qui le sollicitait vivement de se rendre dans ses états. Vincent y consentit, et après avoir terminé ses missions en Lorraine, il s'avança vers ce duché. Mais sa marche paraissant trop lente au gré du duc, il lui envoya encore à Bourges et à Tours d'autres députations pour hâter son arrivée. Enfin Vincent entra en Bretagne dans les premiers jours du mois de mars 1417. Il trouva sur les bords de la Loire, l'évêque de Nantes qui vint à sa rencontre hors de la ville avec tout le clergé et une grande foule de peuple. Il commença tout de suite les exercices de la mission et opéra en peu de jours des réformes étonnantes comme à son ordinaire. Quant aux prodiges, ils étaient frappans et de la plus grande évidence, car il les faisait publiquement : nous n'en citerons qu'un petit nombre. Un jour, après le sermon, parmi un grand nombre d'infirmes, on lui présenta plusieurs lépreux qui, en recevant sa bénédiction, furent parfaitement guéris. Un certain Jean Laban, estropié depuis dix-huit ans environ, témoin de ce prodige, se

mit à crier de loin : « O serviteur et ami de Dieu, jetez un regard de compassion sur moi; il y a dix-huit ans que je ne trouve aucun remède à mon mal. » Vincent se rendit auprès de lui, et usant de nouveau des paroles de saint Pierre, il lui commanda de se lever. En lui imposant la main sur la tête, il récita sa prière accoutumée : *Super ægros manus imponent....* La guérison eut lieu dans le moment même. La foule se porta autour de cet homme que l'on avait vu cul-de-jatte pendant si long-temps. — Une femme aveugle lui ayant été présentée, il fit le signe de la croix sur elle, toucha trois fois ses yeux, en disant : « Que Jésus-Christ te rende la vue, » et aussitôt elle la recouvra parfaitement. — Un sourd de six ans pria le Saint de le guérir, Vincent lui mit les doigts dans les oreilles, et avec un signe de croix lui rendit l'ouïe.

Lorsqu'il dut quitter Nantes, les habitans ne pouvaient se résoudre à le laisser partir : mais les instances du duc et de la duchesse de Bretagne devenant de plus en plus pressantes, Vincent termina la mission et se mit en chemin pour Vannes. Il fut accueilli à une demi-lieue de la ville par le duc Jean V et la duchesse, fille du roi de France *, par

* Jeanne de France, fille de Charles VI.

l'évêque et tout son clergé, par tous les magistrats et une grande foule de peuple. A la porte de la ville il trouva un chœur de jeunes gens et de petits enfans, qui chantèrent : *Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in excelsis*. — Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, gloire à lui dans les cieux.

En entrant dans la ville il y eut un autre spectacle bien propre à toucher et à intéresser cette belle ame. C'était un grand nombre de pauvres réduits à l'état le plus misérable et le plus propre à exciter la compassion ; c'étaient des aveugles, des estropiés, des infirmes de toutes sortes. Rangés sur deux haies, ils lui demandaient à mains jointes sa bénédiction : le saint vieillard, tout brûlant de charité, la leur accorda de grand cœur, et ils furent guéris dans l'instant.

Cette entrée eut lieu le 20 mars 1417 ; Guyard, un de ses historiens, assure qu'on ne vit jamais dans cette ville des transports comparables à ceux de ce jour. Les acclamations et les bénédictions qu'on donnait à notre Apôtre, sont au-dessus de toute expression.

L'idée qu'on s'était formée de ce saint homme, le faisait regarder comme un ange descendu du Ciel ; mais la vénération

n'ent plus de bornes, quand on vit la multitude surprenante de miracles qu'il fit à la porte de la ville, en donnant simplement sa bénédiction. Comme il était fort tard, il renvoya l'ouverture de la mission au lendemain matin. Le concours de la ville et des lieux circonvoisins fut extraordinaire.

Le quatrième dimanche de carême, le Saint se rendit dans la Grande-Place* avant le lever du soleil. Il prit pour texte de son premier discours ces paroles : *Colligite quæ superaverunt fragmenta....* Prenez les fragmens qui restent. Voulant dire à ce peuple, dans un esprit prophétique, qu'il venait dans sa vieillesse lui apporter les restes de ce pain céleste qu'il avait distribué si long-temps à tant de nations diverses. A dater de ce dimanche, il prêcha tous les jours matin et soir, jusqu'au surlendemain de Pâques, avec une telle force et une telle vigueur, qu'on l'eût pris pour un homme robuste de trente à quarante ans, quoiqu'il approchât des soixante-dix. C'était un prodige journalier qui causait le plus grand étonnement. Hors de la chaire, on le voyait faible, exténué, pâle, lent dans sa démarche, au point que l'on eût

* La place des Lices.

dit qu'il n'était pas en état de célébrer les saints Mystères, et encore moins de supporter d'aussi grandes fatigues. Les travaux excessifs auxquels il s'était livré, la vie pénitente qu'il avait menée, ses macérations quotidiennes le faisaient paraître encore plus vieux qu'il n'était. Mais à peine était-il monté en chaire, qu'il était transformé en un tout autre homme. Le feu qui brillait dans ses yeux, la vivacité des couleurs dont son visage était peint, un air de majesté répandu dans toute sa personne, l'eussent fait prendre pour un ange sous la figure du jeune âge. A peine était-il descendu qu'on le revoyait dans son premier état, avec sa pâleur ordinaire, consumé, abattu, sans force, ayant besoin d'appui. On ne pouvait concevoir que ce fut le même homme, qui avait chanté la Messe et prêché cinq à six heures, avec une voix si forte et si sonore. Ce changement subit était regardé de tous comme un miracle. Le peuple était persuadé que ce n'était point un homme, mais un ange envoyé de Dieu, attendu qu'il comprenait parfaitement ce qu'il disait, quoiqu'il parlât une langue qu'ils ignoraient.

Vincent vit assister constamment à ses discours le duc et la duchesse, toute la noblesse, l'évêque avec son chapitre, et

le clergé ; tous les rangs, toutes les classes, tous les âges, accouraient à l'environ pour l'entendre. Le concours de la multitude était tel, qu'elle montait souvent à soixante-dix mille âmes et plus. Rien ne fut jamais capable de ralentir cette ardeur, ni les vents, ni la pluie, ni la neige, ni le froid quelque vif qu'il fût dans cette saison.

Quant aux fruits que le Saint recueillit de ses prédications, on ne peut en donner qu'une bien faible idée. La Bretagne était, alors qu'il fut invité de s'y rendre, comme les autres provinces, une véritable sentine d'ignorance et d'iniquités. Les Mystères de la Foi y étaient si peu connus, qu'il semblait que ces peuples fussent nés et eussent été élevés dans le sein du paganisme : ils ignoraient les commandemens de Dieu et ne faisaient pas même le signe de la Croix. Les extravagances de la magie et de la sorcellerie y étaient communes, et on y ajoutait toute croyance. De grands maux accablaient ce malheureux pays où les mœurs étaient des plus désordonnées. La débauche, les adultères, les vols, les inimitiés, les homicides, les blasphèmes et tous les genres d'impiété, y étaient fréquens.

Tant et de si grands désordres exi-

geaient un miracle de la grâce pour être supprimés. Dieu le fit : il répandit ses bénédictions avec tant de profusion sur les travaux du Saint, qu'ils opérèrent une réforme générale. Non-seulement la ville de Vannes, mais tout le duché offrit bientôt le modèle d'une vie exemplaire et conforme aux maximes du Christianisme.

Pendant tout le temps que dura la mission, les tribunaux et les boutiques furent fermées, on ne s'occupait d'autre chose que des confessions, des processions de pénitence, des restitutions, des réparations, des stipulations de paix parmi les plus cruels ennemis. On détesta avec des torrens de larmes les parjures. On vit disparaître les exécrables blasphèmes auxquels on était accoutumé dès l'enfance, et dont on ne connaissait pas même le crime, faute d'instruction. Tous les pécheurs se lavèrent de leurs honteuses passions. Chacun se reforma dans ses mœurs et dans ses actions.

Nous avons dit que la compagnie qui était à la suite de Vincent, était très-nombreuse. Il n'y eut pas un de ceux qui la composaient, qui n'eût à travailler jour et nuit pendant cette mission. Les prêtres étaient occupés à administrer les sacrements; les autres enseignaient la doctrine chrétienne dont les chefs même de famille

ne savaient pas les premiers élémens. Il se fit un tel changement dans la ville de Vannes, que les maisons particulières paraissaient devenues autant de monastères.

Ce changement étonnant ne fut pas un fruit de peu de durée, comme on ne le voit que trop dans les missions ordinaires; la conversion de Vannes eut un caractère de solidité et de stabilité, où l'on dut reconnaître la main du Dieu des miséricordes. La noblesse, le clergé, la cour même du duc, devinrent pour tous un modèle de toutes les vertus.

Vincent, dans ses derniers discours, insista sur le culte des Saints, sur la nécessité de fréquenter les églises, d'entendre la parole de Dieu, de s'approcher souvent des sacrements. Il confirma tous ces avis par une infinité de miracles. Le nombre s'en accrût à un tel point, que les commissaires apostoliques, envoyés pour établir le procès de sa canonisation, ne purent suffire à recevoir toutes les dépositions, et furent obligés d'en laisser une partie.

La réputation de notre Saint et les merveilles qu'il opérait se répandaient dans toute la Bretagne. Le comte de Rohan désira ardemment l'entendre prêcher à Josselin, et l'engagea à s'y rendre. On vit, là comme ailleurs, le concours des peuples

empressés à assister à ses instructions, de même que la conversion d'une grande multitude de pécheurs dont le scandale était public. De là il se rendit à Rennes. Il commença aussitôt à prêcher deux fois le jour. Son auditoire était quelquefois de plus de trente mille personnes; on venait de dix lieues et plus pour l'entendre, et pour être témoin des prodiges qu'il opérait. On ne se serait jamais lassé de recevoir ses instructions; mais on eut bientôt la douleur de s'en voir privé. Le départ du Saint excitait partout les plus grands regrets, et rendait les peuples inconsolables.

Un envoyé du roi d'Angleterre, qui était alors à Caen, vint le prier de la part de son maître, de se rendre dans cette province. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il se nourrissait de l'espoir de ménager la paix entre les Français et les Anglais qui se faisaient une guerre cruelle. Il se pressa de terminer ses missions dans la Bretagne. Il s'avança vers Dinan où il arriva au mois de juin, prêchant et faisant des prodiges partout où il passait. Le duc, la duchesse et l'évêque de Saint-Malo s'y trouvaient. Ils assistèrent à tous ses discours et furent témoins des miracles qu'il y fit, comme de coutume.

Vincent se disposait à entrer en Nor-

mandie où l'attendait le roi d'Angleterre, lorsqu'il fut obligé de se rendre au concile de Constance. Après avoir contribué puissamment par ses talens et ses lumières à entraîner une décision qui rendit la paix à l'Eglise, il partit pour reprendre le cours de ses chères missions en se dirigeant vers la Bretagne.

Il arriva dans l'Anjou, au commencement d'avril 1418; il s'y arrêta un mois pour affermir ces peuples dans les sentimens de pénitence qu'il leur avait inspirés. Au mois de mai il rentra dans la Bretagne. Il guérit à Ploërmel un jeune enfant sourd de naissance. A Redon il raffermir dans l'observance de leur règle les religieux bénédictins de cette ville. On voyait accourir au monastère un grand nombre d'infirmes, qu'il guérissait avec le signe de la croix, en leur imposant les mains et récitant une certaine prière. Dom Botonviller, prieur de ce monastère de Saint-Benoît, fut tellement touché des discours de notre Saint, que, renonçant à la place qu'il occupait, il entra dans la compagnie de Vincent et fut un de ses plus fervens coopérateurs, de tiède religieux qu'il était auparavant: il persévéra constamment dans les voies de la sainteté, le reste de sa vie.

Notre saint Missionnaire visita encore

Guérande avant d'entrer en Normandie. Il n'est pas besoin de dire que là comme partout sa parole fit des miracles. Enfin, pour se rendre aux sollicitations pressantes du roi d'Angleterre, il se porta dans la Normandie où il s'arrêta une grande partie de l'an 1418, prêchant à ces peuples la venue du Souverain Juge arrivant pour exercer ses dernières vengeances, et les engageant à la pénitence, si nécessaire pour se disposer à le recevoir. Nous avons vu que le Saint guérissait généralement tous les infirmes qui avaient recours à lui. Pendant qu'il prêchait à Saint-Lô, on lui présenta un enfant de six ans, de la ville de Saint-Gilles. Il était travaillé d'une maladie des plus étranges, qui l'empêchait de prendre aucune nourriture et de proférer aucune parole. Vincent le vit et fut très-attendri de son état : mais il ne voulut pas le guérir alors. Il dit aux parens de le conduire à Caen, promettant de le délivrer de tous ses maux, en présence du roi d'Angleterre. Il est superflu de dire de quelle manière il fut accueilli à son arrivée par le roi, la cour et tous les habitans. Tous généralement, à l'exemple du roi, furent très-assisés à ses sermons. Ce nombreux auditoire était composé de personnes de différentes langues, ainsi que de différentes na-

tions. Tous l'entendaient parfaitement comme s'il avait parlé la langue de chacun d'eux en particulier : prodige qui se renouvela, comme nous l'avons vu, pendant tout son apostolat. Pendant qu'il continuait à distribuer le pain de la parole, on vit arriver ceux qui conduisaient le jeune malade de Saint-Gilles. Il descendit de chaire et le fit déposer à ses pieds en présence du Roi. Tous les spectateurs étaient dans la plus grande attente de ce que ferait le Saint. Vincent commença à élever l'esprit de ses auditeurs à des vues surhumaines, en leur disant que l'état déplorable où était réduit cet enfant, était une image de la cruelle tyrannie que les puissances infernales exerçaient sur les corps de ceux qui mouraient dans la disgrâce de Dieu. Prenant ensuite un air et un ton d'autorité, il déploya cette puissance dont Dieu l'avait fait dépositaire. Il commanda en maître et il fut obéi. L'enfant se trouva parfaitement guéri. Il put immédiatement manger, boire et parler, au grand étonnement de tous ceux qui en furent témoins et qui furent en même temps effrayés de la rigueur des châtimens de la justice de Dieu. Vincent ne s'arrêta que trois jours à Caen; et le roi ne put obtenir qu'il y fit un plus long séjour. Il avait parcouru une grande

partie de la Normandie, lorsqu'il reçut un exprès de la duchesse de Bretagne, qui l'invitait à retourner à Vannes. L'esprit de Dieu, qui dirigeait tous ses pas, le détermina à revenir en Bretagne.

Avant de se rendre à Vannes, Vincent voulut faire une visite dans tous les endroits de la Bretagne où il n'avait pas encore été. Il prêcha d'abord à Saint-Aubin d'Aubigné, où il guérit un paralytique en lui donnant sa bénédiction. Il visita les diocèses de Dol et de Saint-Malo. Dans ce dernier il guérit entr'autres un épileptique. A Dinan il fit refleurir plus que jamais la réforme des mœurs qu'il y avait établie l'année auparavant: il y renouvela les miracles éclatans qu'il y avait faits la première fois. Il rendit aussi là l'usage de ses membres à un paralytique de trois ans. Il parcourut ensuite les diocèses de Saint-Brieuc et de Tréguier: ceux de Saint-Paul-de-Léon et de Quimper; répandant partout les bienfaits de sa parole apostolique.

Sans qu'on en sache le motif, Vincent, au lieu de se rendre directement à Vannes, fut conduit par l'esprit de Dieu jusqu'à Nantes, où il arriva vers la fin de novembre. Il y prêcha l'Avent, et termina ainsi ses travaux apostoliques de 1418.

Sur ces entrefaites, la duchesse de Bre-

tagne accoucha d'un nouveau prince qu'elle devait aux prières de notre Saint. Le duc et la duchesse désirant faire suppléer par Vincent les cérémonies du baptême, le pressèrent de revenir à Vannes. Il se dirigea sur cette ville vers le commencement du nouvel an 1419. Chemin faisant, il prêcha et guérit des infirmes, des malades, dans les divers endroits qui se trouvaient sur sa route. Comme il ne savait ce que c'était que de se modérer dans ses fatigues, il commença à en ressentir les résultats et à se trouver mal. La duchesse en ayant été informée, le pressa vivement de hâter sa marche, et elle eut la satisfaction de le voir arriver vers la fin de février.

A la nouvelle de son retour, toute la ville de Vannes fut transportée de joie. La réception qu'on lui fit fut encore plus solennelle et plus pompeuse que celle de sa première venue, deux ans auparavant. On forma pour aller à sa rencontre, une très-belle procession, où se trouvèrent l'évêque, le clergé, la cour du duc et tout le peuple. On l'accompagna en chantant des psaumes et des hymnes; ce fut une entrée triomphale dont on n'avait vu d'exemple nulle part. Son état d'infirmité et la diminution de ses forces ne purent affaiblir l'ardeur du zèle et du feu qui le consumait. Sans au-

cun égard pour ses indispositions, il se mit sur-le-champ à prêcher tous les jours avec une telle affluence d'auditeurs, que l'on eut dit que c'était la première fois qu'il distribuait le pain de la parole.

La duchesse le supplia de présider à la cérémonie du baptême de son fils, et de lui donner son nom : il se rendit à ses desirs, ce qui remplit d'une vive allégresse, la ville de Vannes et toute la Bretagne.

Cependant les forces de notre Saint s'affaiblissaient toujours de plus en plus. Il ne pouvait plus prêcher aussi fréquemment; l'affliction la plus amère, de se voir jamais à mesure qu'il sentait approcher sa fin, il était enflammé d'un désir plus ardent de travailler au salut des âmes. A cette époque plus que dans toute autre, il se fit enfant avec les enfans; il s'occupait à les instruire des premiers élémens de la Foi, à leur inspirer l'obéissance envers leurs parens, la dévotion, l'application à prendre et à réciter les prières, le fréquent usage du signe de la croix. Il retirait cet exercice des fruits qui n'étaient point inférieurs à ceux qu'avaient produits ses sermons. Cette culture des premiers ans, le reste de la vie.

Ses coopérateurs, surtout ceux de Vannes, voyant le danger où l'on était de

perdre bientôt, le prièrent de penser sérieusement à retourner dans sa patrie, pour déposer ses cendres dans le lieu où il avait pris naissance. Le Saint, qui savait par révélation qu'il devait terminer sa vie dans la Bretagne, ne put se résoudre à leur faire essuyer un refus, bien persuadé que Dieu disposerait de lui selon ses vœux. Il se prépara en conséquence au départ, et prit congé du duc, de toute la cour, et des magistrats de la ville, donnant à tous des avis salutaires, et les laissant dans l'affliction la plus amère, de se voir privés d'un père si saint et si aimable.

Le fils du duc, le jeune Vincent, était mort : il avait précédé dans la gloire éternelle notre Saint aux prières duquel on le devait. Vincent contemplait d'un œil de complaisance et d'envie le bonheur de cet enfant, dont la perte plongeait dans l'apertume sa tendre mère. Elle se prosterna à ses pieds, et le conjura vivement de lui obtenir du Ciel, avant son départ, un autre fils à la place du défunt. Il lui dit de se consoler et de remercier le Seigneur, qu'il avait prié pour elle, et qu'elle portait dans son sein un nouveau prince que Dieu comblerait de ses bénédictions. L'événement répondit à cette heureuse prédiction.

Les compagnons de Vincent le pressèrent de hâter son départ, et dans la crainte de trouver de grands obstacles, ils l'engagèrent à partir, en quelque sorte furtivement, à la nuit tombante. Le bon vieillard fut mis sur sa modeste monture, on prit la route d'Espagne et l'on marcha toute la nuit. Mais quand on croyait avoir déjà fait beaucoup de chemin, on fut étrangement étonné de se trouver le matin aux portes de Vannes. Le Saint se tournant alors vers ses compagnons, leur dit : « Mes frères, » ne me parlez plus d'aller en Espagne. » Vous voyez clairement que la volonté » de Dieu est que je termine mes jours à » Vannes. » Ayant dit ces paroles, il rentra sans hésiter dans la ville, en prononçant ce verset du psalmiste : *hæc requis mea, in seculum seculi.* (C'est ici que je me reposerai, dans les siècles des siècles.)

Qui pourrait peindre la joie des habitants, quand ils virent reparaitre le Saint ! Ils coururent tous, hommes, femmes, enfans, gens de tout âge, de toute condition, pour se rassasier de la présence de Vincent, pour baiser ses mains vénérables et lui prodiguer toutes les démonstrations de respect et d'amour. Il entra de grand matin, et une grande partie de la ville était encore à reposer : mais plusieurs individus

étant montés dans les clochers pour carillonner comme aux grands jours de fête ou de réjouissance, la foule fut bientôt assemblée autour du saint homme. Ils se félicitaient les uns les autres, comme on fait à l'arrivée d'une grande et heureuse nouvelle. Il accueillit tout le monde avec une bonté, une douceur incomparables.

Cependant ces transports de joie furent bien tempérés, quand ils l'entendirent leur dire qu'il n'était pas retourné à Vannes pour prêcher, mais pour mourir. Cette annonce leur fit verser des larmes. Du reste personne ne voulut retourner à son travail : ce jour fut solennisé comme l'aurait été une des plus grandes fêtes de l'Eglise.

Malgré son état de faiblesse et de maladie, il sortit de son appartement pour guérir, en leur donnant sa bénédiction, un grand nombre d'infirmes qui vinrent implorer son secours. Un petit enfant de la maison où il était logé, étant tombé dans une chaudière de lessive bouillante, la mère le présenta au Saint, qui en le béni-ssant, le préserva de la mort.

Dès le lendemain de son arrivée, sa maladie s'aggrava tellement, qu'on l'obligea de se mettre au lit, lui en faisant un point de conscience ; chose qui ne lui était pas arrivée dans tout le cours de son aposto-

lat, car il dormait d'ordinaire sur un sac de paille. Il fut bientôt attaqué d'une fièvre des plus violentes, accompagnée de douleurs extrêmement aiguës dans toutes les parties du corps. Le bruit du danger où il était se répandit dans toute la ville, qui en fut extraordinairement alarmée. La duchesse accourut pour le servir en personne: elle fit venir les plus habiles médecins à qui elle ordonna d'employer tous les moyens imaginables pour le secourir. Mais le Saint, qui avait reçu du Ciel l'avis de la fin prochaine de son séjour sur cette terre, refusa modestement tous les remèdes qu'on lui proposa, disant que le moment de sa mort, après lequel il avait tant soupiré, était arrivé, et que tous les secours qu'on voulait lui donner étaient inutiles. Les prières et les larmes de la duchesse et de ses compagnons ne purent le déterminer à faire usage de la viande ou des bouillons gras. Une seule chose qu'il obtint, quoique avec beaucoup de peine, c'est qu'il quittât un très-rude cilice dont tout son corps était revêtu depuis les pieds jusqu'à la tête. Quant à la tunique qui couvrait le cilice, quelque grossière et dure qu'elle fût, il ne put jamais se résoudre à s'en défaire.

Tout le monde était en larmes; lui se

était dans la joie. L'allégresse de son cœur était peinte sur son visage, toujours serein, toujours joyeux. Il ne donna jamais le moindre signe que la violence de la douleur troublât la paix de son âme. Il ne lui échappa aucun mouvement d'impatience, aucun gémissement, aucun soupir. Il se fit présenter un assez grand nombre de ses disciples: voici le précis d'un assez long discours qu'il leur fit: « Mes très-chers enfans, je vous recommande de vous aimer les uns les autres; d'aspirer à la sainteté. C'est ce que je n'ai cessé de vous dire et ce que je vous répète en mourant. Vivez dans un esprit d'union, de mortification, de pénitence. Mes chers fils, c'est la dernière fois que je m'entretiens avec vous. Appliquez-vous à toujours vivre dans l'humilité, dans la sincérité et la simplicité du cœur. Ne faites aucun compte du monde, où tout n'est que mensonge et qu'illusion. Dans toute votre vie, n'ayez d'autre vue que de plaire à Dieu. Mettez en lui toute votre espérance; je suis assuré qu'il ne manquera jamais de vous assister. Priez Dieu pour moi; je vous promets que je ne cesserai jamais de le prier pour vous. » Ces paroles étaient accompagnées d'un air de douceur, de

sérénité, de joie, où l'on voyait se réfléchir la belle pensée de saint Bernard : *Justus delectabiliter moritur.* — Le Juste meurt avec joie.

Il n'avait pas encore fini, lorsqu'on lui annonça la visite de l'évêque et des consuls de la ville. Il les accueillit avec une affection et une tendresse toute paternelle, jointe à la considération et au respect qui leur étaient dus. Il voulut les consoler, il prit un air où l'on voyait briller un mélange de majesté, de joie, d'affabilité et de vivacité, qui n'annonçait plus un homme accablé de l'excès de ses souffrances, et il leur parla ainsi comme le rapporte Justinien Antistite : « Qu'elle soit à jamais bénie, cette » heure où mon Sauveur Jésus-Christ veut, » par sa miséricorde, me conduire au Paradis. Ne vous affligez pas de ma mort, qui » doit arriver dans dix jours. Vous voyez » que je suis parvenu à la vieillesse, et » que le temps est arrivé où je dois subir » l'arrêt commun à tous les hommes. Mon » corps restera avec vous ; mais mon esprit, dans le sein de Dieu, sera votre » avocat, et vous fera tout le bien qu'il pourra, pourvu que Vannes ne vienne pas à » oublier et à négliger d'observer ce que je » lui ai prêché jusqu'ici. Que Dieu avec sa » sainte Bénédiction soit toujours avec » vous. »

Le Saintajouta beaucoup d'autres choses : il donna des avis très-importans à l'évêque et aux magistrats, tous relatifs à la grande et unique affaire du salut éternel. Ses paroles firent une si vive impression sur le prélat et sur tous ceux qui étaient présents, qu'ils fondirent en larmes en recevant sa dernière bénédiction. Ils furent à peine sortis, que toute la ville se remplit de gémissemens à la nouvelle de la mort prochaine de leur tendre père. Cette scène attendrissante eut lieu le 27 mars.

Vincent ne pensa plus qu'à disposer son âme par la prière et par la pénitence, à aller au-devant de ce juge suprême, dont il avait toujours prêché la redoutable venue avec tant de zèle et d'énergie. Son oraison fut continuelle : c'étaient des élans non interrompus de la plus extraordinaire ferveur. Toutes ses paroles étaient de très-tendres aspirations qu'il dirigeait à la bonté de Dieu, et qui exprimaient le désir ardent où il était de s'unir à lui. Il savait que les psaumes de David étaient particulièrement propres à exciter, à entretenir et à donner une nouvelle vivacité aux sentimens dont il était pénétré ; qu'ils sont remplis d'expressions très-ferventes de contrition, de foi, d'espérance et de charité, d'amour, de religion, d'humilité, de

pénitence. Il voulut réciter, tous les jours de sa maladie, le psautilier entier, et ensuite de nouveau les sept psaumes pénitenciaux. Après avoir fini ces prières, il y revenait sans cesse, et y employait tout le temps qu'il pouvait. En considérant l'esprit de pénitence dont il était profondément pénétré, on eut dit qu'il était le plus grand des pécheurs, lui qui avait eu le bonheur de conserver toute sa vie, son innocence baptismale. Mais il se rappelait la pensée de saint Augustin, que quelque innocent que l'on ait été, on ne doit pas mourir sans donner des signes d'une véritable pénitence. Il voulut se confesser tous les jours, et faire toutes les nuits la discipline tant que ses forces le lui permirent. Et ce qui peut paraître encore plus surprenant, il gémissait d'avoir été un serviteur inutile, lui qui avait fait des choses si admirables pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

L'avant veille de sa mort, sentant ses forces s'affaiblir de plus en plus, il appela son confesseur, et après s'être confessé, il se fit appliquer l'indulgence plénière que Martin V lui avait accordée pour l'article de la mort. Il ne voulut pas attendre d'avoir reçu les derniers sacrements, pour s'assurer de participer à ce don précieux,

avec une pleine connaissance. Il demanda après le saint Viatique qui lui fut porté par le vicaire de la cathédrale; le même lui administra ensuite l'Extrême-Onction.

Il avait d'abord recommandé après ces fonctions sacrées, de ne laisser entrer personne, pour s'entretenir uniquement avec son Dieu: mais ayant entendu les gémissements de ceux qui demandaient à recevoir sa dernière bénédiction, son cœur tendre et compatissant l'engagea à les admettre: il exigea du reste que l'on ne lui parlât plus des choses de la terre. Belle leçon! pour ceux qui désirent faire une sainte mort.

Le lendemain, le mal empira. Comme il se sentait défaillir par degrés, il voulut renouveler sa profession de Foi, telle qu'il la faisait fréquemment pendant sa vie. La voici, pour l'instruction de ceux qui croient et de ceux qui ne croient pas. Les premiers y trouveront un grand motif pour animer et fortifier leur Foi. Elle est propre à donner à penser, et à causer des alarmes aux seconds. Elle était conçue en ces termes:

« Mon Seigneur Jésus-Christ, tout indigne et misérable pécheur que je suis, je déclare de bouche et de cœur, dans la sincérité de mon âme, que je tiens fermement et pleinement, et professe

» la sainte Foi catholique, et tous ses articles, de la manière que les tient, les enseigne et les publie la sainte mère Église, catholique, romaine. Je proteste devant votre divine Majesté, en présence de votre très-glorieuse mère Marie, de mon Ange gardien et de tous les Saints, que je veux vivre et mourir dans cette sainte Foi, dans le sein de la très-sainte Église, ma mère. »

Aux approches de la nuit, à mesure que la fièvre et l'oppression prenaient de nouvelles forces, on voyait croître dans la même proportion, la joie dont son cœur était inondé : l'allégresse se peignait toujours avec les plus vives couleurs sur son visage ; sentimens admirables et dignes d'envie, que lui inspirait la vue du Ciel dont il s'approchait à chaque moment, et dont l'attente faisait son bonheur ! Il passa toute cette nuit dans les expressions les plus affectueuses et les plus tendres, d'amour, de confiance et de contrition, les terminant toutes en invoquant sans cesse les doux noms de Jésus et de Marie.

Il demanda ensuite les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère ; il leur partageait ses regards et les affections de son cœur, d'une manière si enflammée et si touchante, qu'il aurait attendri les cœurs

les plus insensibles et les plus durs. Ceux qui étaient autour de son lit de mort, répandaient des torrens de larmes.

Le lendemain matin, sa langue s'étant épaissie, il perdit en partie l'usage de la parole. Il put cependant en proférer toujours quelques-unes jusqu'à son dernier soupir, donnant constamment des marques d'une parfaite présence d'esprit, et répétant sans cesse d'une voix basse, les noms de Jésus et de Marie. Il avait mené une vie bien innocente et bien angélique ; aussi l'étonnement était-il grand de voir avec quelle contrition il détestait ses fautes, et avec quel esprit de componction il se disposait au dernier combat contre les puissances infernales, auquel les Saints eux-mêmes se trouvent exposés dans ces momens décisifs. Ses frères qui l'assistaient, connaissant sa profonde humilité, crurent avoir de grands motifs de craindre que l'esprit tentateur ne cherchât à le faire tomber dans quelque sentiment de défiance. Un d'entr'eux lui suggéra qu'au lieu de renouveler sans cesse ces actes de repentir, il était bon qu'il s'exercât dans ceux d'une ferme espérance en la miséricorde divine, et qu'il se rappelât la Passion du Sauveur.

Ce conseil lui plut extrêmement ; et il le donna à connaître, en levant les yeux vers

le Ciel. Pendant qu'il tenait ses regards fixes et immobiles vers le séjour des Saints, ses pupilles parurent éclatantes comme deux étoiles. Dans cette position toute céleste, il laissait bien voir les dispositions de son cœur à se pénétrer de son néant, et à mettre toute sa confiance dans la bonté de son Dieu : disant avec le prophète royal : *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.* « Mes yeux sont tournés vers le Seigneur, » parce qu'il délivrera mes pieds des embûches et des pièges. » Il témoignait la satisfaction qu'il éprouvait des sentimens que l'on continuait à lui suggérer d'un ton de voix fort modéré, ainsi qu'il l'avait recommandé avant d'entrer en agonie.

Le malade commença à baisser au point qu'on jugea qu'il n'était plus en état d'entendre ; et l'on cessa quelque temps de lui suggérer de pieux sentimens. Mais on se trompait ; le Saint était parfaitement à lui, et il fit signe que l'on continuât. Il demanda qu'on lui fit la recommandation de l'ame, à laquelle il fut très-attentif, avec un air serein, indiquant le désir que l'on s'unît à lui par les sentimens du cœur. Il voulut encore qu'on lui lût toute la Passion ; après quoi on récita à côté de son oreille

et lentement, les psaumes pénitenciaux et tout le psautier. Tout le temps de ces tristes fonctions, il parut sur son visage un air de sainteté et de douce joie, bien propre à consoler ceux qui pleuraient et gémissaient autour de lui.

Les derniers momens qui devaient terminer une vie si innocente, arrivèrent enfin. Voilà que tout-à-coup on vit son visage prendre un aspect tout céleste. Il offrit le spectacle ravissant d'une joie extraordinaire. Une splendeur toute divine, rendit ses yeux et sa face rayonnans, et semblait annoncer que le Ciel s'ouvrait devant lui. On ne put douter que le Roi de gloire, la Reine des Anges et des hommes, et tous ses Saints protecteurs, ne fussent venus à sa rencontre. Il leva alors les yeux vers le Ciel et joignit les mains ; puis imprimant un tendre baiser au crucifix qu'il tenait, et le serrant sur son sein, il prononça ces dernières paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* ; et rendant le dernier soupir, il remit très-paisiblement son ame à son créateur.

Ainsi mourut le mercredi de la semaine de la Passion, 5 avril 1419, âgé de soixante-deux ans, deux mois et quatorze jours, ce grand Saint, si célèbre dans tout le monde chrétien par un nombre infini de

conversions et de miracles, en singulière vénération chez tous les peuples et auprès des grands, consulté si souvent par les Souverains Pontifes et par les Conciles, doué du don de prophétie, puissant réformateur des mœurs, l'admiration de l'univers.

A peine fut-il expiré, que son corps parut d'une beauté ravissante, son visage présentant les traits de la sérénité et de la joie ; on y voyait une image frappante de l'éternelle gloire à laquelle son âme avait été élevée. Sa chair, qu'il avait tourmentée et macérée par les jeûnes, les cilices, les fatigues, les disciplines, parut d'une blancheur éblouissante et lumineuse.

La naissance de Vincent avait été précédée et accompagnée de plusieurs prodiges : ceux qui suivirent sa mort, furent doublement surprenans par leur nombre et par leur éclat. Au moment où il rendit le dernier soupir, toute la maison fut embaumée d'une odeur dont tous les parfums de la terre ne sauraient donner une idée ; ceux qui se trouvèrent présens en ressentirent une impression qui était un avant goût des délices du Paradis.

La duchesse de Bretagne voulut laver le corps du Saint de ses propres mains ; l'eau dont elle se servit, répandit une

odeur très-suave et fit bientôt des miracles. On en conserva pendant plusieurs années, et elle parut toujours pure et limpide comme si on venait de la puiser.

On entreprendrait vainement de peindre la profonde douleur, la désolation où s'abandonnèrent tous les habitans de la ville de Vannes à cette funeste nouvelle ; il est plus facile de l'imaginer que de la décrire.

La plus grande pompe fut déployée pour les funérailles de ce nouvel Apôtre. On sonna toutes les cloches avec la même solennité que pour les funérailles des ducs de Bretagne. Son corps fut exposé pendant trois jours sans qu'il changeât de couleur, ni qu'il répandit aucune mauvaise odeur. Il y eut de grands débats pour savoir où le saint corps serait déposé : le clergé et les ordres réguliers ambitionnaient également la possession d'une si précieuse relique. Il fut décidé que le corps de Vincent serait déposé dans la cathédrale. La ville de Vannes ne se trouva pas assez vaste pour recevoir dans les maisons et les places, la foule des peuples circonvoisins qui accoururent pour assister à cette cérémonie. Les infirmes se rendirent au sépulcre par troupes et obtinrent tous leur guérison ; les uns étaient guéris en

s'étendant sur le lit où le Saint était mort, d'autres par l'invocation de son nom, ou bien en se plaçant sur la pierre de son tombeau. Les miracles qui s'opérèrent après ses funérailles furent innombrables.

Dieu se complut à relever encore d'une manière particulière la gloire de notre Saint, lors de sa canonisation qui eut lieu en 1455. Les habitants de Vannes n'eurent pas plutôt appris qu'elle allait se célébrer à Rome le 29 juin, qu'ils se pressèrent de retirer le corps de leur Apôtre de l'urne où il avait été jusqu'alors : ils le trouvèrent parfaitement conservé sans avoir éprouvé la moindre corruption, et tel qu'il était lorsqu'il fut enseveli trente-six ans auparavant. Ils le placèrent devant le maître autel, en le parant d'une manière magnifique. On célébra une Messe solennelle où assista un peuple innombrable.

On mit aux deux côtés de ce saint corps, deux cadavres, qui furent rendus à la vie avant que le service fut terminé. Ces hommes ressuscités assurèrent avoir vu le Roi de gloire couronner dans le Ciel son fidèle serviteur Vincent. Au bruit de ce prodige, on vit accourir beaucoup d'infirmes pour demander leur guérison. Je me borne à faire mention d'un lépreux, parent du duc, et d'un aveugle de nais-

sance, dont le premier obtint la santé et le second l'usage de la vue.

Mais la fête célébrée l'année d'après, en action de grâces, fut bien plus solennelle. A la sollicitation du duc de Bretagne, Pierre II, qui régnait alors, le Saint Père Calixte III envoya en Bretagne, pour le représenter, le légat Alain de Coative, cardinal d'Avignon. Il arriva à Vannes le 2 juin 1456 où le duc lui avait fait préparer une magnifique réception et le logea dans son palais. Les préparatifs de la cérémonie furent faits dans l'église cathédrale qui était superbement tapissée du haut en bas. A droite de la porte, hors du chœur, au bout de la nef, était dressé un théâtre carré. Sur le maître autel, richement paré, était dans une niche, la statue de saint Vincent avec ce verset de l'Apocalypse pour légende : *Timete Deum et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus*. Le 4 juin les vêpres du nouveau Saint furent chantées avec la plus grande solennité : le cardinal légat y était accompagné de l'évêque de Vannes, de quatre archevêques, dix évêques de différens diocèses, d'un nombreux clergé. Le duc et la duchesse de Bretagne y assistèrent avec toute leur cour au milieu d'une foule immense.

Le lendemain le légat célébra la Grand-Messe, et à l'offertoire il publia de la part de Sa Sainteté, la bulle de la canonisation du Saint, qui fut répétée incontinent en trois langues, latine, bretonne et française, par un héraut monté sur le théâtre élevé dans la nef, *« commandant à tous patriarches, prinats, archevêques et évêques, de célébrer et faire célébrer sa fête, comme d'un confesseur non pontife, le 5 avril, octroyant sept ans et sept quarantaines d'indulgences à tous ceux qui, confessés et repentant, visiteraient tous les ans son sépulcre au jour de sa fête. »*

Cette auguste cérémonie fut accompagnée d'un grand nombre de miracles si frappans, qu'on vit des troupes nombreuses de pèlerins venir révéler les reliques du Saint, et regarder l'église où elles reposaient comme un des plus grands sanctuaires de l'Europe. Le tombeau qui lui fut élevé dans une chapelle à gauche du chœur, contient ses ossemens sacrés qui y furent déposés dans cette solennité; c'est là que les fidèles peuvent aller invoquer sa puissante intercession et profiter de ses indulgences accordées au jour de sa fête.

La chambre qu'il a habitée * et où

* Rue des Orfèvres, n° 13, au 1^{er} étage, sur une petite cour.

il est mort a été convertie en un petit oratoire, où l'on célèbre encore les Saints Mystères. Dans ces derniers temps elle a été restaurée par les soins et aux frais de quelques personnes pieuses de Vannes. On y conserve avec vénération divers objets dont le Saint s'est servi pendant sa vie.

Tous les ans une procession solennelle a lieu à Vannes le premier dimanche de septembre, en l'honneur de S. Vincent Ferrier. Les Fidèles qui y assistent avec dévotion, y reçoivent de grandes grâces pour renouveler leur piété et leur ferveur, et pour mériter par leurs dévotes prières que le Grand S. Vincent continue à faire éclater sa puissante protection, auprès de Dieu, en faveur de cette Ville et de tout le Diocèse, dont il est le Patron spécial.

Avvertissement.

Après avoir donné quelque connaissance du Saint, qui est l'auteur de ce Traité, il faut dire quelque chose de son livre. Il y a apparence qu'il le composa à la prière de quelques religieux de son ordre qui étaient sous sa conduite, et qu'il voulait disposer à la prédication de l'Evangile. On y trouvera tout ce qui peut former un parfait religieux et un digne ministre de la parole de Dieu. Les règles et les instructions que le Saint y donne sont remplies de cette divine sagesse qui descend du Père des lumières. Il parle des vertus les plus sublimes avec élévation et simplicité : il entre dans le détail de tous les devoirs de ceux

qui veulent véritablement s'attacher à Dieu. Après avoir établi les dispositions intérieures qu'il faut avoir, il règle jusqu'aux moindres actions extérieures, étant persuadé que les vertus intérieures ont besoin d'être soutenues au dehors, et que c'est la parfaite régularité dans les petites choses qui fait qu'on est d'ordinaire fidèle dans les grandes. La piété que ce Saint prescrit est tellement tirée de l'Evangile et de la Doctrine des saints Pères, qu'en la suivant, on peut être assuré de marcher dans la voie de la vie, et ne point craindre l'illusion qui conduit à l'erreur et à l'égarement.

Ce Traité, qui semble n'être composé que pour des religieux, aura aussi son utilité pour le reste des chrétiens, puisque les saintes maximes qui y sont établies conviennent à tous en quelque degré. L'original latin est écrit avec beaucoup de simplicité : on y remarque que le Saint s'est plus appliqué à instruire qu'à plaire, et que, pour se proportionner à tous, il a négligé l'éloquence qui lui était si naturelle. Nous l'avons traduit le plus fidèlement et le plus clairement qu'il nous a été possible : les personnes qui voudront se donner la peine de confronter cette traduction avec le latin, verront que nous

Nous avons suivi mot à mot presque partout.

Quant au mérite de cet ouvrage, on le reconnaîtra lorsqu'on l'examinera avec le même esprit qu'il a été composé, c'est-à-dire avec l'esprit de Dieu, qui seul peut y répandre les mêmes bénédictions qu'il a données autrefois aux discours de ce Saint.

TRAITÉ

DE LA

VIE SPIRITUELLE

DE

SAINT VINCENT FERRIER.

PRÉFACE DU SAINT.

JE prétends ne donner dans ce Traité, que des avis salutaires tirés des paroles des saints Docteurs de l'Eglise; mais pour appuyer ce que je dirai, je ne citerai aucun d'eux en particulier, ni les témoignages des saintes Ecritures; parce que je veux écrire en peu de mots, et que j'adresse mon discours à un homme rempli d'humilité, qui n'a d'autre désir que d'accomplir de tout son cœur ce qu'il reconnaîtra devoir faire pour se rendre agréable à Dieu. C'est pourquoi je ne prétends point

apporter une quantité de preuves, mon dessein n'étant pas d'entrer en dispute avec des personnes superbes; mais d'ins-truire un cœur humble qui est déjà per-suadé.

Celui donc qui voudra être utile aux autres dans la conduite de leurs âmes, et les édifier par ses paroles, doit avant toutes choses posséder en lui-même les vertus qu'il leur veut inspirer, sans cela il profitera peu; et ses paroles n'auront aucun effet, si on ne reconnaît qu'il pratique ce qu'il enseigne, et qu'il a encore plus de vertu qu'il n'en exige des autres.

CHAPITRE 1^{er}.

De la Pauvreté.

Il faut que celui qui veut être le con-ducteur des autres, méprise d'une telle sorte tous les biens de la terre, qu'il ne les estime pas plus que des ordures, qu'il n'en recoive que ce qu'une nécessité resserrée dans d'étroites bornes peut per-mettre, en souffrant même quelques incom-modités, par l'amour qu'il aura pour la pau-vreté. Un certain auteur a dit, que d'être

pauvre, n'est pas une chose digne de louanges; mais que ce qui en méritait, était d'aimer la pauvreté, et de souffrir avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ, ce qu'elle entraîne avec elle de besoins.

Mais par un malheur extrême, plusieurs se glorifient du nom seul de la pauvreté, et ne l'embrassent qu'à condition qu'il ne leur manquera aucune chose. Ils veulent passer pour amis de la pauvreté; mais ils fuient, tout autant qu'il est en leur pouvoir, ce qui accompagne toujours la pauvreté, c'est-à-dire, la faim, la soif, le mépris et l'humiliation. Ce n'est pas l'exemple que nous donne celui qui, étant souve-rainement riche, s'est fait pauvre pour nous; ce n'est pas ce que nous remarquons dans la conduite et dans les instructions des Apôtres, ni le modèle que nous trou-vons dans la vie de saint Dominique notre père; et c'est ce qui n'a pas besoin de preuves.

Ne demandez rien à personne, si ce n'est dans une véritable nécessité; et n'acceptez pas même ce que l'on voudra vous donner, quelque prière qu'on vous en fasse, ni sous prétexte de le distribuer aux pauvres; parce qu'en agissant de la sorte, celui dont vous refuserez les présents, et ceux qui apprendront votre désintéressement, en auront

de la joie, et par-là vous pourrez plus aisément les porter au mépris du monde et au soulagement des pauvres.

Ce que j'entends par le nécessaire, je le réduis à une nourriture frugale, à des vêtemens très-simples; et tout cela encore, non pas pour en faire provision pour l'avenir, mais pour vous en servir dans le besoin de chaque jour.

Je ne mets pas au nombre des nécessités, d'avoir une quantité de livres, puisque sous ce prétexte on cache souvent une grande avarice. Ce qu'il y a de livres qui appartiennent à la communauté, et ceux que l'on peut emprunter, suffisent pour s'instruire. Celui qui voudra se rendre habile dans l'étude, qu'il s'applique d'abord à pratiquer avec un cœur humble les leçons qu'on lui aura données. Que si, au contraire, il veut y contredire avec un esprit enflé d'orgueil, il n'en aura jamais l'intelligence; car JÉSUS-CHRIST, qui nous a enseigné l'humilité par son exemple, cache sa vérité aux superbes, pendant qu'il la découvre aux humbles.

CHAPITRE II.

Du Silence.

APRÈS avoir établi le fondement solide

de la pauvreté, posé par JÉSUS-CHRIST même, lorsqu'assis sur la montagne, il a dit: *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*; il est nécessaire de s'appliquer fortement à réprimer sa langue, laquelle ne devant être employée qu'à dire des choses utiles, ne doit jamais servir aux paroles oiseuses et vaines. Afin de la mieux réprimer, il faut s'accoutumer à ne parler que pour répondre. Et quand je dis qu'il ne faut parler que pour répondre, j'entends qu'on ne nous demande rien que d'utile et de nécessaire; car on ne doit répondre à une question inutile, que par son silence. Si cependant il arrivait quelquefois qu'on vous dit des plaisanteries par manière de récréation, il faudrait alors, pour n'être point à charge aux autres, prendre un air doux et riant: mais ne répondre en aucune manière, quand même vous passeriez auprès de ces personnes, quelles qu'elles fussent, pour un homme singulier, sévère, et qui outre la dévotion, dussent-elles en murmurer, s'en attrister, ou en prendre sujet de blâmer votre conduite. Ce que vous devez faire alors, est de redoubler vos prières pour elles, afin que Dieu, par sa bonté, chasse de leur cœur tout ce qui est une occasion de trouble et de chagrin.

Vous pourrez cependant parler, lors-

que vous y serez invité par une nécessité pressante, par la charité que vous devez au prochain, ou par l'obéissance à votre supérieur; et alors il faut beaucoup penser à ce que vous devez dire, vous expliquer en peu de paroles, et avec une voix basse, qui marque l'humilité que vous avez dans le cœur. Vous devez garder cette même règle, quand vous aurez à répondre à quelqu'un qui vous interrogera. Lorsqu'on se tait pour un temps, ce doit être pour édifier le prochain, et pour prévoir ce que l'on doit dire lorsque le temps de parler sera venu : priant Dieu de suppléer par lui-même à notre silence, et d'inspirer intérieurement aux autres ce que l'obligation où nous sommes de dompter notre langue nous empêche de leur dire.

CHAPITRE III.

De la pureté du cœur.

QUAND par la pauvreté volontaire et par le silence on aura banni de son cœur beaucoup de soins et de vaines inquiétudes, qui empêchent les vertus d'y prendre racine, et d'y faire fructifier, comme dans un champ fertile, les inspirations dont Dieu le visite souvent par sa grâce, il reste

à établir avec soin, dans ce même cœur, toutes les vertus nécessaires pour parvenir à une telle pureté, qu'elles le fassent arriver à ce point dont parle le Sauveur dans son Evangile, où il sera éclairé intérieurement pour pouvoir contempler les choses de Dieu.

C'est par cette divine contemplation que vous acquerrez la tranquillité et la paix, et que celui qui fait sa demeure dans le lieu de la paix, daignera habiter lui-même en vous. Vous comprenez sans peine, que je ne prétends pas parler ici de cette pureté, qui bannit seulement du cœur ces pensées criminelles qu'il n'est permis à personne d'entretenir; mais que je parle de cette exacte pureté qui éloigne l'homme, autant qu'il est possible dans cette vie mortelle, de toutes pensées inutiles, et qui ne lui permet que de penser à Dieu, ou à ce qui a rapport à lui. Mais pour obtenir cette pureté céleste, et qu'on pourrait en quelque sorte appeler divine, puisque celui qui s'attache à Dieu devient au même esprit avec lui, voici ce qui me paraît absolument nécessaire.

Il faut premièrement s'étudier à se renoncer soi-même, suivant ce précepte du Sauveur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* Ce que vous

devez entendre par ces divines paroles, c'est qu'il faut mortifier en tout, et fouler aux pieds, pour ainsi dire, votre propre volonté, la contredire en toutes choses, en vous soumettant avec douceur à celles des autres, pourvu que ce qu'ils exigeront de vous, soit juste, permis, et dans les règles de la bienséance. Mais une règle générale, est que, dans les choses temporelles, et qui regardent les besoins du corps, jamais vous ne devez suivre votre propre volonté, lorsque vous vous apercevrez qu'elle est contraire à celle des autres, quand même celle-ci serait contraire à la raison. Vous devez souffrir toutes sortes d'incommodités, pour conserver la tranquillité intérieure de l'ame, qui est souvent troublée par ces sortes de contradictions; lorsque s'attachant à son propre jugement, et suivant sa volonté, on s'engage dans de vaines contestations.

Ce n'est pas seulement dans les choses temporelles qu'il est à propos de ne point suivre votre propre volonté; dans les choses mêmes spirituelles, ou qui s'y trouvent avoir du rapport, il est plus avantageux de vous régler sur la volonté d'autrui, supposé qu'elle soit bonne, quoique la vôtre paraisse meilleure et plus parfaite. Car vos contestations et vos disputes, en af-

faiblissant dans votre cœur, l'humilité, la tranquillité et la paix, vous feroient beaucoup plus perdre que vous ne pourriez gagner pour votre avancement par quelque exercice de vertu plus parfait, lorsqu'en cela vous suivriez votre volonté propre, en vous opposant à celle d'autrui. Je parle ici de ces personnes qui, se trouvant unies avec vous dans l'exercice de la vertu, tendent comme vous à la perfection; et non pas de celles qui donnent au bien le nom de mal, et au mal le nom de bien; de ces personnes, dis-je, qui ont plus de soin d'examiner et de condamner les paroles et les actions d'autrui, que de corriger leurs mœurs déréglées. Je ne dis donc pas qu'en ce qui regarde les choses spirituelles, vous suiviez le jugement de ces sortes de personnes; mais dans les temporelles, il vous sera toujours plus avantageux de suivre plutôt la volonté de tout autre, que la vôtre propre. Que si dans les bonnes œuvres que vous voudrez pratiquer pour votre avancement, pour la gloire de Dieu, ou pour l'utilité du prochain, vous trouvez des obstacles, ou même qu'on vous empêche absolument de vous y appliquer, et que cet empêchement vienne de vos supérieurs, de vos égaux ou de vos inférieurs, ne vous amusez point à contester;

mais vous renfermant en vous-même, et vous attachant à Dieu plus fortement, dites-lui : Seigneur, *Je souffre violence, répondez pour moi.* Et ne vous attristez point, puisqu'à la fin cela ne saurait tourner qu'à votre avantage et à celui des autres. Je dis plus ; ce que vous ne voyez pas encore, vous le verrez un jour, ce qui vous paraissait un obstacle à vos desseins, sera pour vous un moyen d'y parvenir. Je pourrais ici vous rapporter des exemples tirés du champ fertile des divines Ecritures, comme celui de Joseph et de plusieurs autres : mais je ne veux pas m'écarter de la résolution que j'ai prise d'éviter les citations ; je puis vous rendre témoignage, par ma propre expérience, que ce que je vous avance est très-véritable.

Si l vous arrive de trouver des obstacles dans ce que vous souhaitez pour la gloire de Dieu, et que cela vienne de sa part, comme par votre infirmité, ou par quelque autre événement qui vous déclare sa volonté, ne vous en attristez en aucune manière ; mais supportez-le avec tranquillité, vous remettant de tout votre cœur entre les mains de celui qui connaît beaucoup mieux que vous-même ce qui vous est le plus avantageux, et qui vous élève vers lui à mesure que vous vous abandon-

nez sans réserve à sa conduite, quoique vous ne voyiez pas encore le bien qu'il veut vous faire en cela. Que toute votre application, dans ces rencontres, soit de conserver la paix et la tranquillité de votre cœur, et de ne vous affliger que de vos propres péchés, de ceux des autres, et de ce qui pourrait vous conduire au péché. Je le répète encore, ne vous attristez point de tous les accidens qui peuvent vous arriver ; ne vous laissez point ébranler ni surprendre par des mouvemens d'indignation pour les défauts d'autrui ; mais conservez de l'affection et de la pitié pour eux, vous remettant sans cesse dans la mémoire, que si JÉSUS-CHRIST ne vous soutenait par sa grâce, vous feriez peut-être plus de mal qu'ils n'en font. Préparez-vous à souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST toutes sortes d'opprobres, de choses dures et fâcheuses, enfin toutes sortes de contradictions ; car, sans cela, vous ne serez jamais son disciple.

Tout ce qui s'élèverait dans votre cœur de désirs, ou même de pensées d'élévation, sous quelque prétexte de charité que ce puisse être, étouffez-le dès sa naissance, et écrasez avec le bâton de la Croix de JÉSUS-CHRIST, cette tête du dragon infernal. Rappelez pour cet effet dans votre

mémoire, et l'humilité profonde, et les extrêmes souffrances de cet Homme-Dieu. Souvenez-vous qu'il a méprisé les honneurs de la royauté, et qu'il a choisi volontairement le supplice de la Croix, en méprisant toutes les ignominies et toute la confusion qui s'y trouvaient attachées.

Fuyez avec soin les louanges des hommes; ayez pour elles la même horreur que pour un poison mortel: mais réjouissez-vous lorsqu'on vous méprisera, persuadé, dans le fond de votre cœur, que vous méritez d'être méprisé, et d'être foulé aux pieds de tout le monde. Ne perdez jamais de vue vos défauts et vos péchés. Tâchez, autant que vous le pourrez, d'en pénétrer toute la grandeur; ne craignez pas même de vous les représenter plus grands qu'ils ne sont peut-être. Mais pour ceux des autres, faites en sorte de ne les point voir, et jetez-les, pour ainsi dire, derrière vous. Que si vous ne pouvez vous empêcher de les apercevoir, diminuez-les, excusez-les autant qu'il vous sera possible; et plein de compassion, tendez-lui la main pour le secourir. Détournez les yeux de votre corps, et ceux de votre esprit de la vue des autres, afin de pouvoir vous considérer vous-même avec plus d'at-

tention. Soyez occupé sans cesse à vous examiner et à vous juger sans indulgence. Dans toutes vos paroles, dans toutes vos pensées, dans toutes vos lectures, appliquez-vous à vous reprendre et à vous corriger vous-même; tâchez de trouver toujours en vous des sujets de douleur et de componction: considérant que ce que vous faites de bien, est fort défectueux, qu'il n'est point exécuté avec la ferveur que Dieu demande, et que par conséquent il est corrompu par une infinité de fautes et de négligences; en sorte que toute votre justice pourrait être comparée très-justement à ce qu'il y a de plus souillé en ce monde. Ayez donc soin de vous faire sans cesse à vous-même, en la présence de Dieu, des répréhensions sévères, non-seulement pour les fautes et les négligences qui se glissent dans vos paroles et dans vos actions, mais encore pour les pensées, je ne dis pas seulement mauvaises, mais inutiles; vous considérant comme plus vil et plus misérable que tous les autres pécheurs, quelques péchés qu'ils aient commis; persuadé que si Dieu voulait vous traiter selon sa justice, et non pas selon sa miséricorde, vous seriez très-justement puni et exclu des joies de la vie éternelle; puisque, vous ayant donné plus de grâces

qu'à une infinité d'autres, il ne trouve en vous que de l'ingratitude.

Ayez soin encore de repasser souvent en votre mémoire, avec crainte et frayeur, que tout ce que vous pouvez avoir de disposition à faire le bien, de grâce et de désir d'acquérir la vertu, c'est JÉSUS-CHRIST qui vous le donne par sa miséricorde; que cela ne vient en aucune sorte de vous, et qu'il aurait été en son pouvoir, s'il l'eût voulu, de donner cette même grâce à l'homme du monde le plus criminel, pendant qu'il vous aurait laissé dans un abîme de boue et de misère. Soyez tous les jours de plus en plus fortement persuadé, qu'il n'y a point d'homme si chargé de crimes, qui ne serve Dieu beaucoup mieux que vous, et qui ne fût plus reconnaissant de ses bienfaits, s'il avait reçu de lui les mêmes grâces qu'il vous a données par une miséricorde toute gratuite, où vos propres mérites n'ont aucune part. C'est pourquoi vous pouvez, sans vous tromper, vous regarder comme le plus misérable de tous les hommes, et craindre avec sujet d'être rejeté de la présence de JÉSUS-CHRIST, à cause de vos ingrattitudes et de vos péchés. Je ne dis pas toutefois, que ce sentiment doive vous conduire à croire que vous êtes hors de

la grâce de Dieu, et dans l'état de péché mortel, ou qu'il n'y ait pas une infinité de pécheurs qui ont commis des crimes sans nombre. Mais en examinant les autres, nous portons souvent un jugement incertain et trompeur, tant parce qu'il y a beaucoup de choses qui nous sont cachées, qu'à cause que Dieu a pu les toucher en un moment, et leur donner la grâce d'une véritable contrition.

Lorsque vous vous humilierez de la sorte en la présence de Dieu, en vous comparant aux autres pécheurs, il n'est pas à propos que vous entriez dans le détail de leurs péchés. C'est assez de les considérer en général pour leur comparer votre ingratitude. Que si toutefois vous voulez regarder de plus près les péchés des autres, vous pourrez en quelque manière vous les approprier et vous les reprocher à vous-même. Si cette personne, direz-vous, est un homicide, ne le suis-je pas aussi, moi qui tant de fois ai donné la mort à mon âme? Si cet autre est un impudique, un adultère, combien le suis-je davantage, moi, qui tous les jours ne fais presque autre chose que de commettre des adultères spirituels, en me détournant de mon Dieu, pour m'abandonner à ce que le démon me suggère. C'est de cette manière que vous

pourrez parcourir tous les autres péchés.

Mais si vous vous apercevez que par ces sentimens le démon veuille vous faire tomber dans le précipice du désespoir ; alors ne vous occupant plus de ces pensées, relevez-vous par la confiance que vous aurez en votre Dieu ; considérant sa bonté et sa grande miséricorde qui vous a déjà prévenu par tant de bienfaits, et soyez persuadé qu'il veut achever en vous l'ouvrage qu'il y a commencé. Ordinairement parlant, il ne faut pas qu'un homme qui a fait déjà quelque progrès dans la vie spirituelle, et qui a quelque connaissance de Dieu, craigne de tomber dans le désespoir.

De toutes les réflexions qu'a dû vous fournir ce que j'ai dit jusqu'ici, se formera en vous cette excellente vertu que l'on doit regarder comme la source, la mère et la gardienne de toutes les autres, je veux dire l'humilité ; vertu qui, purifiant le cœur de toutes les pensées vaines et inutiles, lui ouvre les yeux, et les rend propres à contempler la Majesté de Dieu. Car, lorsque l'homme rentre en lui-même pour y découvrir sa corruption, pour s'annéantir, se reprendre sévèrement, se haïr, considérer ses misères ; lors, dis-je, qu'il s'examine ainsi avec attention, et qu'il se rend justice à lui-même, il se trouve si

occupé de ce qui le regarde, qu'il n'est plus en état de penser à autre chose. Ainsi, oubliant et bannissant loin de lui tous les fantômes des choses qu'il a vues et entendues, et même les actions extérieures qu'il a faites, il commence à rentrer en lui-même, à s'y tenir recueilli d'une manière admirable, à se rapprocher de la justice de son origine, et à participer à la pureté des esprits bienheureux. Etant ainsi tout occupé de réflexions sur soi-même, ses yeux s'ouvrent pour contempler les choses divines, et il dispose dans son cœur des degrés, par où il s'élève jusqu'à la contemplation de ce qu'il y a de plus sublime, soit parmi les Anges, soit en Dieu même. C'est ainsi que l'ame s'enflamme d'amour pour les biens célestes, et regarde ceux de la terre comme un pur néant. C'est de là que la charité parfaite commence à brûler dans un cœur, et son feu divin y consume toute la rouille des péchés. Or, quand la charité s'est ainsi emparée d'une ame, la vanité n'y trouve plus d'accès. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions sont produites en elle par le mouvement de la charité. C'est pourquoi elle peut instruire les autres sans aucun péril de vanité. Car, comme je l'ai déjà dit, la vaine gloire ne

saurait entrer dans un cœur que la charité occupe tout entier. Serait-il tenté de quelques commodités temporelles, lui qui n'en fait pas plus d'estime que de la boue? Le désir des louanges pourrait-il l'ébranler, lui qui se regarde, en la présence de Dieu, au-dessous de ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable, comme un misérable pécheur capable de tomber dans les plus grands crimes, si la main secourable de son Créateur ne le soutenait continuellement? Comment pourrait-il s'élever de quelques bonnes œuvres, lorsqu'il voit si clairement qu'il ne pourrait faire aucun bien s'il n'y était poussé et engagé à chaque moment par la grâce toute-puissante de Dieu? Comment s'attribuerait-il ses bonnes œuvres comme venant de lui-même, lui qui a expérimenté cent et cent fois, qu'il lui était impossible d'en faire aucune, petite ou grande par ses propres forces, lorsqu'il le voulait; et qu'au contraire, lorsqu'il ne le voulait pas, qu'il ne s'en mettait nullement en peine, et qu'il pensait à toute autre chose, il s'est trouvé souvent tout d'un coup excité d'une manière admirable, à exécuter par le secours de Dieu, ce qu'il avait auparavant tenté par lui-même avec des efforts très-inutiles. Car Dieu permet que ces sortes d'impossibilités de

faire le bien, demeurent long-temps dans l'homme, afin qu'il apprenne à s'humilier, à ne se glorifier jamais en lui-même, et à rapporter à Dieu, non par une certaine habitude, mais avec toute l'affection de son cœur, tout le bien qu'il pratique; puisqu'il voit, à n'en pouvoir douter, après même l'avoir expérimenté, que non-seulement il ne peut faire aucune action, mais même qu'il ne saurait prononcer le nom de JÉSUS, si ce n'est par le Saint-Esprit; et si, celui qui a dit: *Vous ne sauriez rien faire sans moi*, ne lui en donnait le pouvoir. Qu'il lui en rende donc grâce de tout son cœur, et qu'il dise: *C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos œuvres*. Qu'il s'écrie encore avec le Roi-*Prophète: Ne nous en donnez point la gloire, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire: donnez-la à votre Nom*. Ceux donc que la gloire de Dieu et le zèle des âmes occupent tout entiers, n'ont rien à craindre du côté de la vaine gloire.

J'ai renfermé en peu de paroles les dispositions qui sont nécessaires, par rapport à lui-même, à celui qui veut mener une vie parfaite, et qui n'a d'autre dessein que de travailler avec succès et avec assurance au salut de son âme. Ce que j'en ai dit serait suffisant pour un homme éclairé qui

aurait reçu l'intelligence des choses de Dieu, et qui se serait fait une longue habitude des exercices de la vie spirituelle : parce qu'on peut réduire aux principes de la vie parfaite, que j'ai renfermés ici d'une manière abrégée, tous les autres exercices des actions parfaites. Car quand on aura observé avec perfection les trois règles que j'ai données, savoir : la pauvreté, le silence, et l'exercice intérieur qui conduit à la pureté du cœur, on pourra juger avec facilité de quelle manière on doit faire toutes sortes d'actions extérieures. Mais parce que tous ne sont pas également capables de comprendre ce qui n'est dit qu'en peu de mots, nous nous étendrons un peu davantage sur le détail des actions particulières de la vertu.

CHAPITRE IV.

Que l'on parvienne plus facilement à la perfection, par le secours d'un directeur, qu'on ne le saurait faire par soi-même.

IL est certain que celui qui veut tendre à la perfection, y arriverait plus facilement et en moins de temps, par le secours d'un

directeur, par lequel il se laisserait conduire en tout, et auquel il obéirait en toutes choses jusqu'aux plus petites, qu'il ne pourrait le faire par lui-même, quelque étendue d'esprit et d'intelligence qu'il eût reçue de Dieu, pour comprendre ce qui se trouve écrit dans les livres qui traitent le mieux de la pratique des vertus. Je dis plus : JÉSUS-CHRIST ne donnera jamais sa grâce, sans laquelle on ne peut rien, à celui qui, pouvant avoir quelqu'un pour se conduire, néglige cette voie, se persuadant qu'il se suffit à lui-même, et qu'il peut trouver tout ce qui est utile pour le conduire au salut; car l'obéissance est la voie royale par laquelle les hommes peuvent parvenir sans obstacle jusqu'au haut de cette échelle mystérieuse où le Seigneur paraît appuyé. C'est là le chemin qu'ont suivi les saints Pères dans le désert; et tous ceux qui sont arrivés en peu de temps à la perfection, n'en ont point suivi d'autre. Si Dieu, par une grâce singulière, a daigné conduire quelques personnes par lui-même, lorsqu'elles n'ont trouvé personne à qui s'adresser; alors, par sa bonté, il a suppléé aux secours extérieurs qui leur manquaient : car il en use de la sorte dans ces occasions, lorsqu'on s'attache à lui avec un cœur humble et fervent. Il est

vrai que dans le temps misérable où nous sommes, on ne trouve presque personne pour conduire les âmes dans la voie de la perfection ; au contraire, on en trouve plusieurs qui retirent de la voie de Dieu ceux qui veulent s'approcher de lui, sans que presque personne leur donne du secours. C'est pourquoi il faut recourir à Dieu de tout son cœur, et lui demander avec instance et humilité, qu'il veuille faire lui-même l'office de directeur. Il faut se jeter tout entier et avec confiance, entre les bras de sa miséricorde, afin que lui, qui ne veut pas qu'aucun homme périsse, mais qui veut au contraire que tous parviennent à la connaissance de la vérité, nous reçoive par sa bonté, comme des orphelins qui n'ont d'autre père que lui.

C'est donc à vous qui désirez de toute l'étendue de votre cœur de trouver le Seigneur, que j'adresse ma parole : à vous qui soupirez avec ardeur après la perfection, pour pouvoir être utile à votre prochain : à vous en qui nulle duplicité ne se rencontre, mais qui tendez à Dieu dans la simplicité de votre cœur : à vous qui recherchez ce qu'il y a de plus parfait dans les vertus : à vous enfin, qui souhaitez d'arriver par la voie de l'humilité, à la gloire éternelle.

CHAPITRE V.

De l'Obéissance.

Lorsqu'on aura établi en soi-même les deux principaux fondemens des vertus, c'est-à-dire, la pauvreté et le silence, dont nous avons parlé ; il faut que celui qui combat dans la milice de Jésus-Christ, se prépare à suivre, en tout, le chemin et la règle de l'obéissance ; qu'il y demeure inébranlable, et qu'il accomplisse avec toute l'exactitude qui lui sera possible, la règle, les constitutions, et les rubriques ordinaires et extraordinaires : qu'en tout lieu et en tout temps, dans le réfectoire, et hors du réfectoire, au dortoir, au chœur, il observe fidèlement toutes les inclinations et tous les prosternemens marqués, faisant ce qu'il y a à faire, se levant, et se tenant debout quand il faut. En un mot, il doit savoir parfaitement tout ce que nos pères ont ordonné, se souvenant sans cesse de cette parole de Jésus-Christ : *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise.* Enfin, il faut qu'il règle son extérieur de telle manière, que toutes les actions et les mouvemens de son corps rendent une entière obéissance à Jésus-Christ, et que, dans l'obser-

vation de la discipline régulière, il règne en lui une certaine bienséance, qui soit la suite de la régularité de ses mœurs: car vous ne pourrez jamais réprimer ce qu'il y a de déréglé dans votre cœur, que vous ne vous soyez auparavant étudié à assujétir votre corps sous une discipline si exacte, qu'elle l'empêche de faire, je ne dis pas seulement une action, mais le moindre mouvement qui ne soit pas dans l'ordre et dans la bienséance.

CHAPITRE VI.

De la manière de régler le corps.

Si vous voulez régler votre corps, appliquez-vous premièrement à combattre, avec force et persévérance l'intempérance dans le boire et dans le manger; car si vous ne devenez victorieux de ce dérèglement, c'est en vain que vous travaillerez à l'acquisition des autres vertus. Observez donc ce que je vais vous dire. Soyez content de la nourriture commune qu'on donne à vos frères, et évitez de vous procurer rien de particulier. Si quelque personne de dehors voulait vous envoyer quelque chose d'extraordinaire, ne recevez rien

pour vous; s'ils veulent l'envoyer à la communauté, qu'ils le fassent.

Quand vous serez invité par vos frères à manger hors du réfectoire, ne l'acceptez point, sous quelque prétexte que ce soit, mais demeurez toujours dans le réfectoire, en y observant tous les jeûnes que la règle prescrivait, autant de temps qu'il plaira au Seigneur de vous conserver la santé. Car si vous êtes malade, il faut permettre qu'on vous traite selon votre besoin; ne demandant rien, et vous contentant de recevoir avec action de grâces les secours qu'on voudra vous donner. Mais pour ne point excéder dans le boire ni dans le manger, vous devez examiner avec attention votre tempérament, et ce qui vous est nécessaire pour vous soutenir; afin que vous puissiez discerner d'une manière plus juste, le nécessaire d'avec le superflu. Observez, comme une règle générale, de manger au moins autant de pain qu'il vous en faut pour vous soutenir, selon que votre tempérament le demande, surtout dans les jours de jeûne; et n'écoutez jamais la tentation du diable, qui pourrait vous persuader que vous ne devez pas manger de pain. Voici comment vous pourrez reconnaître ce qui vous est nécessaire ou ce qui est superflu.

Si dans les jours que l'on fait deux repas, vous vous trouvez appesanti après none, et que vous ressentiez dans votre estomac une certaine chaleur qui vous empêche de prier, d'écrire ou de lire; cela vient ordinairement de quelque excès. Si vous vous sentez dans la même disposition après matinées, les jours que vous aurez soupé, ou même après complies, les jours de jeûne, croyez que le même assoupissement vient de la même cause. Mangez donc du pain selon votre besoin, en sorte qu'après votre repas, vous soyez en état de lire, écrire et prier comme auparavant.

Si toutefois dans ces heures-là vous ne vous trouvez pas aussi disposé à ces exercices, que dans les autres temps, pourvu que vous ne sentiez point cet autre apesantissement dont j'ai parlé, vous ne devez pas prendre cela pour une marque d'excès. Examinez donc par ce moyen ou par d'autres, ce qui est nécessaire à votre tempérament, et demandez à Dieu, avec simplicité, qu'il veuille bien vous l'apprendre. Soyez exact à mettre en pratique les moyens qu'il vous aura inspirés là-dessus. Estimez toujours ce qu'on vous servira à table comme venant de sa main; et lorsque par négligence vous aurez fait quelque

excès, ne le laissez pas passer sans vous imposer une pénitence qui soit proportionnée à votre faute.

CHAPITRE VII.

Des règles qu'il faut observer à l'égard de la boisson.

Il est difficile de vous donner sur cet article des règles précises: si ce n'est que peu à peu chaque jour, il faut vous retrancher quelque chose, en sorte néanmoins que vous n'ayez pas trop de soif pendant le jour ni pendant la nuit. Vous pourrez vous réduire plus aisément à boire peu, lorsque vous aurez mangé du potage; il faut toutefois boire suffisamment pour faire la digestion des alimens. Ne buvez point hors des repas, si ce n'est le soir aux jours de jeûne, ou bien lorsque vous serez épuisé par le travail d'un voyage ou par quelque autre lassitude, et alors buvez avec beaucoup de modération. Retranchez ou augmentez selon que le Seigneur vous l'inspirera.

CHAPITRE VIII.

Des règles qu'il faut observer à table.

Après qu'on aura sonné la cloche qu'

appelle aux repas, ayant lavé les mains avec gravité, asseyez-vous dans le cloître jusqu'à ce qu'on sonne l'autre petite cloche qui doit vous faire entrer au réfectoire. Bénissez alors le Seigneur de toutes vos forces, et que la modestie paraisse dans votre extérieur et dans votre voix. Mettez-vous à table selon le rang que vous tenez dans la communauté, rentrant en vous-même et vous ressouvenant avec frayeur que vous allez manger les péchés du peuple. Préparez-vous aussi à écouter la lecture qui se fait pendant le repas; ou s'il n'y a pas de lecture, à méditer quelque pensée de piété; afin que vous ne soyez pas tellement appliqué à manger, que pendant que le corps prend sa nourriture, l'âme soit entièrement privée de la sienne.

Après vous être assis à table, accommodez vos habits d'une manière décente, retroussant un peu votre chape sur vos genoux. Faites un pacte avec vous-même de ne regarder en aucune sorte ceux qui sont assis à table avec vous, mais seulement ce qu'on vous servira. D'abord que vous serez placé, ne vous pressez pas de couper votre pain; mais attendez un peu jusqu'à ce que vous ayez dit un *Pater* et un *Ave* pour celles des âmes du purgatoire qui ont le plus besoin de secours.

Observez comme une règle générale, que dans toutes vos actions et dans tous vos mouvemens la modestie s'y rencontre. Si l'on sert devant vous plusieurs sortes de pain, qu'il y en ait de dur, de tendre, de blanc ou de quelque autre façon; mangez de celui qui se trouve le plus proche de vous, et plus volontiers de celui pour lequel vous aurez moins de goût, et qui contentera le moins votre sensualité. Ne demandez rien étant à table; mais attendez qu'un autre demande pour vous ce qui vous sera nécessaire: que si on ne le faisait point, supportez cela avec patience. N'appuyez point vos coudes sur la table; mais que vos mains y soient seulement pour vous servir. N'écartez pas vos jambes, et ne mettez point vos pieds l'un sur l'autre. Ne souffrez pas qu'on vous donne deux portions, ni rien autre chose que ce qu'on donne à chacun des autres religieux. Ne mangez point de quoi que ce pût être qu'on aurait servi devant vous extraordinairement, quand même cela vous viendrait du Père prieur; mais autant que vous le pourrez, cachez-le adroitement parmi les restes, et le laissez dans le plat.

C'est une coutume très-agréable à Dieu de réserver un peu de son potage pour le donner à Jésus-CHRIST en la personne

des pauvres: il en faut faire autant du pain; réserver pour JÉSUS-CHRIST ce qu'on en aura de meilleur, et manger le reste. Ne vous mettez pas en peine si quelques-uns murmurent de cette conduite, pourvu que votre supérieur ne s'y oppose pas. Donnez donc généralement à JÉSUS-CHRIST pauvre, quelque partie de tout ce que vous mangerez; et que ce ne soit pas de ce qu'il y a de plus mauvais, mais de meilleur. Car il se trouve des gens qui donnent seulement à JÉSUS-CHRIST ce qu'ils ont de plus mauvais, et le traitent en cela, s'il est permis de parler ainsi, comme on traite les animaux.

Supposé qu'avec une seule des portions qui vous sera servie, vous mangiez suffisamment de pain, gardez le reste avec l'autre portion pour le donner à JÉSUS-CHRIST; s'il vous donne sa grâce, vous pourrez pratiquer une abstinence admirable qui lui sera très-agréable, en même temps qu'elle sera inconnue aux hommes.

Si ce que l'on vous sert se trouve insipide et sans goût, soit que le sel y manque ou quelque autre assaisonnement, laissez-le comme il est, sans vouloir l'assaisonner vous-même, vous ressouvenant, en cette occasion, du fiel et du vinaigre que JÉSUS-CHRIST a voulu boire. Résistez

donc à la sensualité, et privez-vous secrètement de toutes les sauces et de tous les ragoûts qui ne sont propres que pour exciter le plaisir qu'on prend à manger.

Toutes les fois qu'à la fin du repas on vous apportera quelque chose d'agréable au goût, privez-vous-en pour l'amour de Dieu. Faites-en de même du fromage, des fruits ou autres choses semblables, comme des liqueurs, d'un vin meilleur qu'à l'ordinaire qu'on pourrait vous donner, en un mot, de tout ce qui n'étant point nécessaire pour la santé, n'est au contraire capable que d'y nuire: car ce qui plait au goût, fort souvent fait tort à la santé. Si vous vous abstenez de ces choses pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, j'en doute pas qu'il ne vous prépare lui-même pour nourriture, la douceur de ses consolations spirituelles, et que vous ne trouviez agréables les autres alimens dont vous vous contenterez pour l'amour de lui.

Afin que vous puissiez plus facilement vous abstenir de ce que vous aurez résolu de ne point manger, mettez-vous dans l'esprit, quand vous allez à table, qu'à cause de vos péchés, vous ne devriez manger que du pain et ne boire que de l'eau. C'est pourquoi ne comptez que le seul pain pour votre nourriture, et que les autres alimens que vous prendrez de plus, ne

soient que pour vous le faire manger avec moins de difficulté. Si vous avez bien dans l'esprit vos péchés, et la mortification qui vous est nécessaire pour les expier, il vous paraîtra qu'on vous aura traité avec beaucoup de magnificence, quand on vous aura donné quelque chose de plus que du pain. Observez de ne point faire comme une grande soupe dans votre plat; contentez-vous d'y tremper votre pain. Quand vous n'aurez point de portion, vous pouvez manger votre pain tout entier, ou la moitié et au-delà. Quand vous devrez faire deux repas, mangez-en ce qui vous est nécessaire pour vous soutenir, si on ne vous donne rien autre chose.

Il y a quantité d'actions pareilles qu'il me serait difficile de vous marquer toutes; mais JÉSUS-CHRIST vous en instruira lui-même, si vous avez recours à lui de toute l'étendue de votre cœur, et que vous mettiez en lui toute votre confiance : car qui pourrait exprimer les moyens sans nombre qu'il vous fera connaître, si vous êtes attentif à l'écouter? Ne soyez pas de ceux qui ne mettent point de fin à leurs repas; au contraire, cessez de manger le plus tôt qu'il vous sera possible, en gardant toutefois la bienséance nécessaire, afin de pouvoir donner toute votre attention à la lecture qui se fait.

Lorsque vous sortirez de table, rendez grâce de tout votre cœur au Seigneur tout-puissant, qui vous a fait part de ses biens, et qui vous a donné la grâce de surmonter la sensualité. N'épargnez point votre voix pour louer et bénir, autant qu'il vous sera possible, celui qui distribue si libéralement toutes sortes de biens. Comptez, mon cher frère, qu'il y a une infinité de pauvres qui croiraient faire bonne chère s'ils avaient seulement le pain que Dieu vous a donné, sans les autres alimens. Soyez persuadé que c'est JÉSUS-CHRIST qui vous a donné tout ce qu'on vous a servi, et même que c'est lui qui vous a servi à table. Voyez donc avec quelle retenue; quel respect et quelle gravité vous devez être dans un lieu où vous savez que Dieu même est présent! Quel bonheur pour vous, s'il vous était donné d'en haut, de pouvoir découvrir toutes ces choses par les yeux de votre esprit! Vous verriez le Fils de Dieu même, suivi d'une multitude de Saints, aller et venir dans le lieu où vous prenez votre repas, et le remplir de son auguste présence.

CHAPITRE IX.

Moyens de persévérer dans la sobriété et dans l'abstinence.

AFIN que vous puissiez continuer à vivre ainsi dans l'abstinence et dans la sobriété, tenez-vous toujours dans la crainte, reconnaissez que c'est de Dieu seul que vous vient cette vertu, et demandez-lui la grâce de persévérer dans sa pratique. Si vous voulez vous y soutenir, et ne pas faire de chute, évitez de juger et de condamner les autres, arrêtez les mouvemens d'indignation que vous pourriez avoir contre eux, si vous voyez qu'ils n'observent pas toutes les règles nécessaires dans leur manger. Ayez-en pitié, priez pour eux, excusez-les autant que vous le pourrez, vous ressouvenant que vous ne pouvez rien de plus que les autres, et que c'est Jésus-Christ qui vous a tendu la main par sa grâce, pour vous soutenir, non pas en considération de vos mérites, mais par sa seule miséricorde.

Vous demeurerez ferme, si vous vous occupez de ces pensées. Car il n'y a point d'autre cause pourquoi quantité de personnes qui avaient bien commencé, et fait

de grands progrès dans l'abstinence et dans les autres vertus, sont tombées dans l'abattement du corps et dans la tiédeur de l'esprit, que la présomption et l'orgueil, qui, leur donnant de la confiance en eux-mêmes, leur ont fait concevoir de l'indignation contre les autres, dont ils se sont établis juges et qu'ils ont condamné intérieurement. C'est pourquoi le Seigneur ayant retiré d'eux le don de sa grâce, ils ont perdu leur première ferveur; ou passant dans l'extrémité contraire et dans l'indiscrétion, ils sont allés au-delà de leurs forces, ce qui les a rendus infirmes; en sorte qu'étant tout appliqués à rétablir leur santé, ils ont passé en cela les bornes d'une juste modération, et sont devenus plus délicats et plus intempérans que ceux qu'ils avaient auparavant condamnés.

J'en ai connu plusieurs qui sont tombés dans ce malheur; Dieu permettant, pour l'ordinaire, que ceux qui condamnent les autres avec témérité, tombent dans les mêmes défauts qu'ils ont repris, ou quelquefois même dans de plus grands. Servez donc le Seigneur avec crainte et tremblement; et lorsque vous vous sentirez dans la joie, par le souvenir des bienfaits dont il vous a comblé, embrassez la discipline de la répréhension et de la cor-

rection de vous-même, de peur qu'il ne s'irrite enfin contre vous, et que vous ne périssez en sortant de la droite voie. Si vous en usez de cette sorte, vous demeurerez ferme et stable; car ce sont des moyens très-agréables au Seigneur tout-puissant, pour pouvoir résister à l'intempérance. Peu de personnes parviennent à ne point manquer en mangeant trop ou trop peu; et peu observent dans cette action toutes les circonstances nécessaires.

CHAPITRE X.

Des règles qu'il faut garder dans les veilles et dans le sommeil.

Il faut s'étudier, touchant le sommeil et les veilles, à ne point donner dans les extrémités. J'avoue qu'il est difficile de garder en cela de justes mesures. Car vous remarquerez que le corps, et l'âme par conséquent, se trouvent en grand péril, si l'on passe les bornes de la discrétion par de trop grandes abstinences et de trop grandes veilles. Il n'en est pas ainsi dans l'exercice des autres vertus, où l'excès n'est pas tant à craindre. C'est pourquoi

le démon use de toute son adresse, quand il voit un homme dans une grande ferveur d'esprit, pour lui inspirer de beaucoup veiller, et de faire de grandes abstinences. Il le fait tomber par là dans une si grande faiblesse, qu'étant malade ou infirme, il devient inutile à tout, et qu'il faut que dans la suite, comme je l'ai déjà dit, il dorme et mange plus que les autres. Jamais une telle personne n'osera reprendre les exercices du jeûne et des veilles, se ressouvenant que c'est ce qui l'a rendue malade; et le démon se joignant à cela, lui inspire de ne le pas faire, et lui met dans l'esprit qu'il n'y a point d'autre cause de sa maladie, quoiqu'elle ne soit pas venue précisément de son jeûne ni de ses veilles, mais de l'excès auquel il les a poussés.

Un homme simple, qui ne connaît pas les tromperies du diable, est de toutes parts en grand danger d'être surpris. Car sous une fausse apparence de piété, il lui dit: Vous qui êtes coupable de tant de péchés, comment pourrez-vous y satisfaire, sans une grande pénitence? Où, si cet homme n'est pas tombé dans des fautes considérables, il lui représente combien les Martyrs et les Pères du désert ont souffert de peines et de mortifications.

Cet homme sans expérience ne saurait se persuader que ces pensées, qui ont toute l'apparence du bien, puissent ne pas venir de Dieu. Ainsi il est trompé, particulièrement lorsqu'il n'a pas soin de recourir au Seigneur, par de ferventes prières accompagnées de crainte et d'humilité : car s'il en usait ainsi, le Seigneur l'exaucerait, et le conduirait lui-même quand il ne trouverait personne pour le conduire de sa part. Celui qui demeure sous la conduite de la sainte obéissance, et qui est continuellement instruit et redressé par un directeur, est en sûreté contre toutes ces illusions, quand même celui qui doit le conduire viendrait à se tromper, et ne garderait pas toutes les règles de la prudence. Dieu lui fera la grâce à cause de son humble soumission à l'obéissance, que tout lui tournera à bien ; et c'est ce qu'on pourrait prouver par beaucoup d'autorités et d'exemples.

Voici donc ce qu'on peut observer touchant le sommeil et les veilles. Pendant l'été, lorsqu'après le dîner on aura sonné la cloche qui annonce le silence ; il faut un peu se reposer : car, dans ce temps, on est moins propre à vaquer aux exercices de piété ; et l'on peut plus facilement veiller durant la nuit, lorsqu'on se repose à

cette heure. Mais toutes les fois que vous voudrez vous endormir, observez comme une règle générale, d'avoir toujours dans l'esprit quelque psaume ou quelque autre bonne pensée qui se présente à votre imagination, quand votre sommeil sera interrompu. Ayez soin de vous coucher toujours le soir de bonne heure ; car lorsqu'on veille beaucoup en ce temps-là, on a moins de dévotion et d'attention à l'office de matines ; on s'y trouve appesanti par le sommeil, on y est sans application aux choses de Dieu, et quelquefois même on est obligé de n'y point du tout assister.

Faites-vous une habitude de ne point vous endormir sans avoir fait quelques courtes prières, ou quelque lecture, ou quelque pieuse méditation. Parmi les méditations que vous pourrez faire, j'estimerai davantage celles qui regardent la Passion de Notre-Seigneur, si votre dévotion vous y porte, c'est-à-dire, que vous fissiez une attention particulière à ce qu'on lui a fait souffrir en ces heures où vous allez prendre votre repos. C'est ainsi que saint Bernard le conseillait. Il faut pourtant suivre en cela l'inspiration du Seigneur : car la dévotion de tous n'est pas la même ; mais dans certaines personnes, elle est excitée par une chose, et dans les autres

par une autre. Il suffit à quelques-uns, dans leur simplicité, d'habiter dans les trous de la pierre, selon le langage de l'Écriture. Mais quelque supériorité d'esprit que l'on ait, jamais on ne doit omettre ce qui peut porter à la dévotion; et même quand on lit et quand on étudie, on doit s'adresser de temps en temps à JÉSUS-CHRIST, s'entretenir avec lui et lui demander l'intelligence.

Il faut souvent laisser son livre lorsqu'on étudie, et en fermant un peu les yeux pour se recueillir, pour se cacher pour un peu de temps dans les plaies de JÉSUS-CHRIST, et puis se remettre à lire.

Observez encore, lorsque vous cesserez d'étudier, de vous mettre à genoux pour faire quelque courte et fervente prière. Faites la même chose quand vous voudrez sortir de votre cellule pour aller à l'église, dans le cloître, au chapitre ou en quelque autre lieu. Suivez en cela le mouvement de l'esprit de Dieu, et par quelque prière prononcée ou non prononcée, par des gémissemens et des soupirs, implorez le secours du Seigneur; répandez votre cœur en sa divine présence, lui présentant vos vœux et vos desirs, et implorant le secours des Saints pour ce que vous allez faire. Ce sacré commerce se fait quelque-

fois sans y employer les psaumes, et sans que l'on prononce aucunes paroles; et d'autres fois aussi il commence à l'occasion de quelque verset des psaumes, ou de quelque passage de l'Écriture ou des Pères: Dieu nous inspirant alors intérieurement ce que nous croyons être l'ouvrage de nos desirs et de nos pensées.

Lorsque cette ferveur d'esprit, laquelle pour l'ordinaire dure peu de temps, sera passée, vous pourrez rappeler dans votre mémoire ce que vous avez étudié un peu auparavant; et c'est alors que l'esprit de Dieu vous en donnera une plus grande intelligence. Après cela reprenez votre étude, puis votre lecture, et enfin revenez à la prière. Faites ces choses alternativement; et changeant ainsi d'exercices, vous vous trouverez plus fervent dans la prière, et votre intelligence en sera plus vive dans l'étude.

Or, quoique cette ferveur de dévotion puisse venir indifféremment à toutes les heures, selon qu'il plaît à celui qui dispose tout avec douceur; il arrive pourtant d'ordinaire, qu'il fait cette faveur après matines plutôt que dans un autre temps. C'est pourquoi, ne veillez point le soir, si cela se peut, afin d'être plus en état de vous appliquer sans distraction à l'étude et à la prière après matines.

Lorsque pendant la nuit vous entendrez sonner l'horloge, ou qu'on fera quelque autre signe, aussitôt vous défaisant de toute paresse, sortez de votre lit avec autant de promptitude que si vous le voyiez tout en feu. Mettez-vous à genoux pour faire quelque courte et fervente prière. Dites au moins un *Ave, Maria*, ou quelque autre oraison, par laquelle votre esprit soit davantage excité à la ferveur. Vous vous leverez non-seulement avec facilité, mais même avec joie, si vous êtes couché durement et avec vos habits.

Le serviteur de Dieu doit fuir avec grand soin toute mollesse, et ce qui pourrait le mettre à son aise; en sorte toutefois qu'il ne passe point les bornes de la discrétion. Servez-vous donc d'une simple paillasse, et qu'elle vous soit d'autant plus agréable qu'elle sera plus dure. Ayez une ou deux couvertures, selon que la saison ou la nécessité le demanderont. N'ayez que de la paille pour chevet, et gardez-vous de la délicatesse des oreillers, et d'avoir du linge auprès de votre visage, autour de votre cou ou à la ceinture, si ce n'est dans les nuits d'été, à cause de la sueur. L'homme n'a point besoin de toutes ces délicatesses, et ce sont de mauvaises coutumes qui se sont introduites.

Dormez tout habillé comme vous l'êtes pendant le jour, et ne faites qu'ôter vos souliers et desserrer un peu votre ceinture. Vous pourrez dans les grandes chaleurs de l'été, ôter votre chape, et dormir avec le seul scapulaire. Si vous observez tout ce que je viens de dire, bien loin que ce soit pour vous une chose pénible de vous lever, vous le ferez au contraire avec un très-grand plaisir.

Lorsque l'office de la sainte Vierge est d'obligation*, demeurez pour le dire, à la porte de votre cellule, sans vous appuyer, mais vous tenant ferme sur vos pieds. Récitez cet office avec beaucoup d'attention, d'une voix distincte, et avec une aussi grande ferveur que si la sainte Vierge était visiblement présente devant vous. Quand cet office sera achevé, et que vous n'aurez plus rien à faire dans votre cellule, allez à l'église ou dans le cloître, c'est-à-dire, au lieu où vous trouverez plus de dévotion. Remarquez qu'il n'est pas permis au serviteur de Dieu de ne s'occuper de rien intérieurement, lorsqu'il sort de sa cellule, ou qu'il y retourne; mais qu'il doit toujours

* Coutume de l'ordre de Saint-Dominique, où les religieux disent matines et laudes de l'office de la sainte Vierge dans le dortoir, lorsque cet office est d'obligation au cœur.

repasser dans son esprit quelque psaume ou quelque pensée de piété. Vous pouvez cependant entrer dans le chœur avant qu'on commence l'office, et prévoir ce qu'on y doit dire, afin de pouvoir chanter avec les autres plus attentivement et avec plus de dévotion.

Lors donc qu'on aura sonné les matines, et qu'on aura fait les inclinations ou prosternations, selon que les temps le demandent, vous tenant ferme sur vos pieds, sans vous appuyer en aucune manière, chantez les psaumes; et vous tenant ainsi en la présence de Dieu, que votre corps lui rende hommage, aussi bien que votre esprit. Chantez ses divines louanges avec joie, pensant en vous-même que vous êtes en la présence des saints Anges, et que vous devez avoir d'autant plus de respect pour eux, en chantant les louanges de Dieu, qu'ils voient sans cesse la face du Père céleste, qu'il ne vous est permis de voir en cette vie que comme dans un miroir et en énigme. N'épargnez jamais votre voix pour chanter ses louanges; que cependant elle soit réglée avec une juste modération. N'omettez quoi que ce soit de l'office, tant des psaumes, des versets, des mots, des syllabes, des notes, que de tout ce qui doit être chanté. Si vous

n'avez pas la voix aussi forte que les autres, chantez d'une voix plus basse; mais autant que vous le pourrez, servez-vous d'un livre pour chanter les psaumes, les hymnes et les oraisons, afin que votre esprit s'y applique davantage, et que vous en receviez plus de consolation.

Il faut avoir grand soin, dans le temps qu'on est ainsi appliqué à chanter les louanges de Dieu, qu'il ne paraisse rien à l'extérieur, soit dans les gestes du corps ou dans le son de la voix, qui marque de la légèreté: au contraire, que cette action qui est toute spirituelle, se fasse avec toute la gravité et toute la bienséance possible. La joie intérieure de l'esprit pourrait quelquefois se changer en légèreté, si on ne la réprimait par une modération qui soit un frein pour la retenir. Faites tous vos efforts pour chanter d'esprit et de cœur, sans cela le son de la voix est presque inutile. Ce n'est pas un petit travail, surtout à un homme qui commence et qui n'est pas encore fortifié dans la voie de Dieu, de retenir l'égarement de son imagination, pendant qu'il est occupé à chanter les louanges divines.

Soyez toujours dans votre place au chœur, et mettez-vous ordinairement au même endroit, à moins qu'il ne vienne

quelqu'un à qui il soit juste que vous cédiez. Si vous voyez qu'on fasse quelque faute dans le chœur, tâchez d'y suppléer, ou par vous ou par les autres. Ce serait une chose fort agréable à Dieu, si le jour d'aujourd'hui vous vous appliquiez à prévoir les rubriques et tout ce qui se doit dire dans le chœur, et que vous fussiez prêt à réparer tous les manquemens que les autres peuvent faire. Mais prenez garde que s'il s'élève quelque contestation touchant ce qu'on doit lire ou chanter au chœur, vous ne rompiez pas le silence, quand même vous seriez sûr de ce qui se doit dire. Il s'en trouve plusieurs qui disputent beaucoup pour fort peu de chose. C'est un moindre mal de laisser passer quelque faute que d'entrer en contestation pour la corriger.

Si cependant vous pouviez redresser le chœur par une seule parole, vous devriez le faire, surtout si vous êtes des plus anciens de ceux qui s'y trouvent : mais si vous sentez votre esprit agité par l'impatience, il vaut mieux que vous vous appliquiez à apaiser cette agitation, que de penser à reprendre les autres. Si quelqu'un lit ou chante mal, s'il fait quelque chose qui n'est point à propos, n'en murmurez pas, et ne le reprenez point, car une telle correction marque une espèce de vaine

gloire. Observez la même chose durant qu'on fait la lecture : quelque mauvaise et choquante que soit la manière dont on la fait, ne faites sur cela aucun signe ; car c'en serait un d'un esprit enflé d'orgueil.

Lorsque plusieurs s'empressent pour suppléer à quelque manquement, laissez-les faire sans vous en mêler. Si personne ne se présente pour le faire, alors faites-le avec toute sorte de modestie. Il serait mieux de prévenir cette faute, que de la réparer quand elle est faite.

Ne dites point deux leçons ou deux répons de suite, particulièrement dans les communautés nombreuses, si ce n'est qu'il manquât beaucoup de religieux. Si vous êtes jeune, ne vous portez pas facilement à suppléer à ce que doivent dire les anciens.

N'ayez point la vue égarée deçà et delà, pour voir ce que les autres font ; mais baissez les yeux vers la terre ; élevez-les vers le Ciel, fermez-les tout-à-fait ou les tenez arrêtés sur votre livre.

Toutes les fois que vous assistez à l'office divin, étant debout ou assis, n'appuyez point votre visage sur vos mains : mettez-les sous votre chape ou sous votre scapulaire, qu'il sera toujours plus décent de couvrir de la chape.

— N'ayez point vos pieds l'un sur l'autre ni les jambes écartées, mais que toute votre personne soit dans la modestie que demande la présence de votre Dieu.

Gardez-vous de mettre les doigts dans vos narines : car il se trouve des gens qui s'arrêtent à des amusemens si honteux ; ce qu'ils ne font pas sans que le démon les y pousse, se détournant ainsi de l'attention qu'ils doivent avoir à l'office, et faisant voir beaucoup d'indévotion.

Il y a un nombre infini de choses pareilles qu'il n'est pas possible de marquer toutes en particulier ; mais si vous avez de l'humilité et une charité parfaite, l'onction de l'Esprit-Saint vous apprendra comment il faut vous comporter en toutes choses.

Vous qui lisez ceci, prenez garde de ne pas tellement vous attacher aux actions que je viens de marquer, qui peuvent, par les différentes circonstances, varier en une infinité de manières, que vous blâmiez qu'on fasse autrement quelquefois ; comme quand on parle au chœur, lorsqu'il s'y fait quelque faute, puisqu'il appartient aux anciens de la corriger. Il est cependant véritable que la dispute n'est point séante à un serviteur de Dieu. C'est, comme je l'ai déjà dit, un moindre mal de souffrir patiemment quelque faute, que de s'amuser

à entrer en contestation. Et ce que je dis en général, combien doit-il être plus exactement observé dans le chœur, où de telles disputes sont si scandaleuses, et troublent si fort l'attention et la tranquillité de l'esprit ?

Prenez garde aussi que, quand j'ai dit qu'il fallait toujours chanter ou lire au chœur, je n'ai pas prétendu que cela eût lieu dans de certains momens, où l'esprit est dans une telle ferveur, que le chant pourrait la ralentir ; puisqu'alors il serait mieux de dire son office en particulier, surtout dans les communautés où il y aurait assez de personnes pour chanter. Il en est ainsi de beaucoup d'autres choses, que le Seigneur tout-puissant vous apprendra beaucoup mieux que moi, si après avoir méprisé toutes choses pour vous attacher à lui, vous le consultez dans la droiture et dans la simplicité de votre cœur.

On ne doit pas facilement s'en rapporter à soi-même, quand il s'agit de s'éloigner des pratiques communes, à moins que par un long usage de toutes les vertus, on n'ait obtenu l'esprit de discernement.

CHAPITRE XI.

De la manière de prêcher ou d'instruire.

DANS la prédication et dans les exhortations, servez-vous de paroles simples et familières pour expliquer en détail ce que l'on doit faire, et autant que vous le pourrez, appuyez ce que vous aurez à dire de quelques exemples, afin que le pécheur, qui trouve sa conscience chargée du même péché que vous reprenez, se sente frappé comme si vous n'aviez parlé que pour lui seul. Faites cela toutefois de telle manière, qu'on s'aperçoive que vos paroles partent du cœur sans qu'il s'y mêle aucun mouvement d'indignation ou d'orgueil; que ce soit des entrailles de la charité et d'un amour aussi tendre que celui d'un père qui s'afflige des fautes de ses enfans, qui les pleure lorsqu'ils sont malades, ou qui s'inquiète lorsqu'ils sont tombés dans quelque précipice affreux; d'un père, dis-je, qui fait tous ses efforts pour les retirer de tous ces périls; et comme de celui d'une mère qui apporte tous ses soins pour leur conservation, qui se réjouit de leur

avancement, et de l'espérance qu'ils ont d'avoir part à la gloire de l'éternité.

C'est par cette manière de prêcher, qu'on se rend utile à ses auditeurs; au lieu qu'ils sont peu touchés, lorsqu'on se contente de leur parler en général des vices et des vertus.

Usez des mêmes moyens dans les confessions lorsqu'il sera nécessaire d'encourager les personnes timides, ou d'épouvanter celles qui ont le cœur endurci. Faites voir à tous ces entrailles de la charité d'un père, en sorte que le pécheur sente que vos paroles n'ont d'autre principe que la charité toute pure; c'est pourquoi il faut toujours que des paroles de charité et de douceur précèdent celles qui doivent piquer et reprendre. Vous donc qui désirez d'être utile aux autres, commencez par recourir à Dieu de toute l'étendue de votre cœur; demandez-lui avec simplicité cette charité divine, qui renferme en elle seule toutes les autres vertus, et avec laquelle vous pourrez parvenir à tout ce que vous désirez.

CHAPITRE XII.

Remèdes contre quelques tentations spirituelles.

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous enseignerai des remèdes contre quelques tentations spirituelles, très-communes en ce temps-ci, lesquelles Dieu permet pour purifier et pour éprouver ses élus. Et quoiqu'il semble qu'elles n'attaquent pas directement la foi, ceux toutefois qui les examineront avec soin, reconnaîtront qu'elles vont à détruire les principaux dogmes de la religion, et qu'elles préparent le trône de l'Antéchrist. Je n'expliquerai point quelles sont ces tentations, pour n'être à personne une occasion de chute et de scandale; mais je vous ferai voir avec quelle prudence vous devez vous conduire si vous voulez n'en être pas vaincu. Et parce que ces tentations sont de deux sortes, dont la première est la suggestion du démon, qui fait que l'homme se trompe et s'égare dans la conduite qu'il doit tenir à l'égard de Dieu et dans les choses qui ont rapport à lui; la seconde est la doctrine corrompue de quelques personnes

et la manière de vie de celles qui ont déjà succombé à de telles tentations, je vous enseignerai de quelle sorte vous devez vous conduire à l'égard de Dieu et de tout ce qui a rapport à lui, si vous voulez être en sûreté contre ces tentations. Ensuite je vous ferai voir quelle doit être votre conduite à l'égard des hommes, touchant leur doctrine et leur manière de vivre.

Le premier remède contre les tentations spirituelles que le démon sème dans le cœur de plusieurs personnes en ce malheureux temps, est que ceux qui veulent vivre dans la soumission que l'on doit à Dieu, n'ait aucun désir de se procurer par leurs prières, leurs méditations, ou par d'autres bonnes œuvres, ce qui s'appelle révélations, ou sentimens surnaturels, et au-dessus de ce qui arrive selon le cours ordinaire des choses, à ceux qui craignent Dieu et qui l'aiment véritablement; parce qu'un tel désir ne saurait avoir d'autre racine ni d'autre fondement que l'orgueil, la présomption, une vaine curiosité en ce qui regarde les choses de Dieu, et enfin une foi très-faible. C'est pour punir ce malheureux désir, et par un effet de la justice de Dieu, qu'il abandonne une âme, et qu'il permet qu'elle tombe dans les illusions et dans les ten-

tations du démon, qui la séduit et lui donne de fausses visions et des révélations trompeuses. Et voilà la source de la plupart des tentations spirituelles qui règnent en ce temps: tentations que ce malin esprit enracine dans l'ame de ceux qu'on peut appeler les précurseurs de l'Antechrist, comme vous l'allez voir parce que je vais dire.

Vous devez être persuadé que les véritables révélations et les sentimens extraordinaires par lesquels on connaît les secrets de Dieu, ne sont point l'effet de ce désir dont nous avons parlé, ni d'aucun soin ni effort que l'ame puisse faire d'elle-même, mais seulement de la pure bonté de Dieu qui se communique à une ame remplie d'humilité qui le cherche et le désire de toutes ses forces, et qui a pour lui un extrême respect.

Il ne faut pas même s'exercer dans l'humilité et dans la crainte de Dieu, afin d'avoir des visions, des révélations et des sentimens extraordinaires; car ce serait tomber dans le même péché que ce désir fait commettre.

Le second remède est d'éloigner de votre ame, lorsque vous êtes appliqué à la prière, une certaine consolation, quelque petite qu'elle soit, si vous remar-

quez qu'à son occasion il se forme en votre cœur quelque sentiment de présomption et d'estime de vous-même; ce qui vous conduirait insensiblement à abuser de ce qu'on appelle honneur et réputation, et vous ferait croire que vous méritez d'être honoré et loué en ce monde, et d'avoir part à la gloire du Ciel. L'ame qui s'attache à ces fausses consolations, tombe dans des erreurs très-dangereuses; car le Seigneur permet, par un juste jugement, que le démon ait la puissance d'augmenter en elle ces sortes de goûts spirituels, de les rendre fréquens et de lui donner des sentimens très-faux, très-dangereux et pleins d'illusion, que cette ame abusée prend pour véritables. Hélas! combien de personnes ont été séduites par ces fausses consolations!

Je sais que la plus grande partie des ravissements, des extases, ou, pour mieux dire, des fureurs de ces précurseurs de l'Antechrist, ne viennent que de là. C'est pourquoi, n'admettez dans votre ame, lorsque vous vous appliquerez à la prière, que la seule consolation qui peut venir de la parfaite connaissance que vous aurez de votre néant et de votre misère; connaissance qui vous fera persévérer dans l'humilité, et qui vous inspirera un pro-

fond respect pour la grandeur et la Majesté de Dieu, avec un grand désir qu'il soit honoré et glorifié. Ce sont là les consolations qui ne peuvent séduire.

Le troisième remède est d'avoir en horreur tout sentiment, quelque élevé qu'il soit, toute vision, qui vous ferait croire que vous pénétrez dans les secrets de Dieu : lorsque vous verrez que ces sentimens peuvent blesser quelque article de la foi ou les bonnes mœurs ; particulièrement s'ils étaient contraires à l'humilité ou à la pureté, car sans doute cela ne peut venir que du démon. Et si vous aviez une vision qui ne fût point accompagnée d'une lumière et d'un sentiment qui vous rendit certain dans votre cœur qu'elle vient de Dieu et qu'elle ne vous porte qu'à ce qui est agréable à Dieu, ne vous appuyez point sur elle.

Le quatrième remède est de ne vous attacher à personne, quelque sainteté de vie que vous puissiez remarquer en elle, quelque dévotion, étendue d'esprit et capacité qu'elle ait, et que vous ne suiviez point ses conseils et sa manière de vivre lorsque vous connaîtrez, à n'en pouvoir douter, que ses avis ne sont point selon Dieu, qu'ils n'ont point pour règle une véritable prudence, qu'ils ne sont point

appuyés sur ce que nous prescrit la loi de Dieu, et sur ce qui nous a été donné pour modèle dans la vie de JÉSUS-CHRIST et des Saints ; sur ce que les saintes Ecritures et les Pères de l'Eglise nous ont enseigné et prêché. Ne craignez point de pécher par orgueil et par présomption, lorsque vous mépriserez de tels conseils, puisque vous devrez cela au zèle et à l'amour de la vérité.

Le cinquième remède est d'éviter toute société et familiarité avec ceux qui répandent et qui sèment, pour ainsi dire, les tentations dont je parle, ceux qui les défendent ou qui les louent. N'écoutez ni leurs paroles, ni leurs exhortations ; ne désirez point de voir ce qu'ils savent faire, parce que le démon se servirait de cette curiosité pour vous faire remarquer dans ces personnes tant de paroles sublimes et tant de signes extérieurs d'une grande perfection, que vous vous engageriez malheureusement dans le précipice de leurs erreurs.

CHAPITRE XIII.

Remèdes contre les fausses révelations.

Je vous apprendrai encore de quels re-

mêmes vous devez vous servir à l'égard de quelques personnes qui sèment dans les cœurs, par leur vie et par leur doctrine, les tentations dont j'ai parlé.

Ce que vous devez observer d'abord à leur égard, c'est d'estimer peu leurs visions, leurs sentimens extraordinaires, leurs extases, leurs ravissemens; et si elles vous disaient quelque chose qui fût contraire à la Foi, à la sainte Ecriture et aux bonnes mœurs, vous devriez avoir en horreur toutes ces visions, les regarder comme de pures folies, et les prétendus ravissemens et extases de ces gens-là comme des fureurs. Si toutefois leurs sentimens et leurs paroles s'accordaient parfaitement avec les dogmes de la religion, à ce qui nous a été enseigné dans les divines Ecritures, et qu'il n'y eût rien qui blessât les bonnes mœurs, alors il ne faudrait pas les mépriser, car ce serait mépriser les choses de Dieu; mais il serait bon de ne s'y pas confier entièrement, parce qu'il arrive souvent, et surtout dans ces tentations spirituelles, que la fausseté est cachée sous les apparences du bien et de la vérité, et la malice sous des apparences de vertu. Le diable se sert souvent de tout cela pour tromper, et pour répandre plus facilement son mortel venin, lors-

même qu'on ne croit pas qu'il y ait lieu de s'en défier. Je suis persuadé que, dans ces occasions, ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, est de ne point s'arrêter à toutes ces choses extraordinaires, quelque apparence de bien et de vérité qu'elles aient, et de les laisser pour ce qu'elles sont : à moins qu'elles n'arrivent à des personnes d'une si grande probité, d'une telle prudence et d'une humilité si recon nue, qu'on puisse être certain que ces personnes ne peuvent tomber dans l'illusion; ni être conduites par l'esprit du démon. Alors même, quoiqu'il soit bon d'approuver les visions et les sentimens surnaturels de ces personnes, il ne faut pas s'y confier absolument à cause de toutes ces qualités qui se trouvent en elles; mais seulement à cause de la conformité qui s'y rencontre avec la foi catholique, les bonnes mœurs, les paroles et la doctrine des Saints.

2^o. S'il arrivait que vous fussiez porté intérieurement par quelque révélation, quelque sentiment ou de quelque manière que ce fût, à entreprendre quelque chose de considérable que vous n'eussiez pas coutume de faire sans être certain que cela est agréable à Dieu, et qu'au contraire vous eussiez raison d'en douter ;

prenez du temps pour examiner cette action, pesez-en toutes les circonstances ; voyez principalement quelle en est la fin, pour pouvoir connaître si elle lui est agréable. Je ne dis pas toutefois que vous en jugiez par vous-même ; mais autant qu'il vous sera possible , appliquez-y les règles qui nous ont été données dans les saintes Ecritures et dans les exemples des Saints que vous pouvez imiter. Je dis que vous pouvez imiter : car selon le sentiment de saint Grégoire, il y a des Saints qui ont fait quelques actions qui ne doivent pas être imitées, quoiqu'elles aient été bonnes par rapport à eux ; et que nous les devons regarder avec respect et vénération. Que si vous ne pouvez reconnaître par vous-même si ce que vous désirez de faire est agréable à Dieu, demandez conseil à des personnes d'une doctrine très-approuvée, et d'une piété dont on ne puisse douter, et leur avis vous fera connaître la vérité.

3°. Si vous êtes exempt des tentations dont j'ai parlé, soit que jamais vous ne les ayez ressenties, ou que les ayant éprouvées vous en ayez été délivré, prenez soin d'élever votre cœur et votre esprit vers Dieu, et gardez-vous bien d'attribuer à vos forces, à votre sagesse, à vos mé-

rites ni à la régularité de vos mœurs, ce que vous ne tenez que de la grâce et de la pure bonté de Dieu ; de quoi vous devez souvent, ou, pour mieux dire, continuellement, lui rendre de très-humbles actions de grâces. N'allez pas vous persuader que vous avez été préservé ou délivré de ces tentations par un effet du hasard ; car, selon le sentiment des Saints, c'est principalement pour punir de telles pensées que Dieu retire sa grâce de l'homme, et qu'il permet qu'il succombe aux tentations du diable et qu'il en soit misérablement trompé.

4°. Ne commencez jamais par le mouvement de votre volonté propre, aucune action considérable et que vous n'avez pas accoutumé de faire, lorsque vous serez actuellement dans ces sortes de tentations qui vous mettent dans le doute ; mais réprimez les désirs de votre cœur, attendant avec humilité, crainte et respect, que Dieu vous fasse la grâce de vous éclairer par sa divine lumière ; car si dans le doute où vous êtes, vous entrepreniez, par le mouvement de votre propre volonté, quelque chose de considérable que vous n'eussiez pas coutume de faire, cette action dans la suite ne pourrait avoir une bonne fin. Je ne prétends parler que des actions

considérables et extraordinaires, qu'il ne faut jamais commencer quand on se trouve dans la tentation et dans le doute.

5°. Si au contraire vous aviez commencé quelque bonne œuvre avant que d'être attaqué de cette tentation, qu'elle ne vous empêche point de l'achever; surtout n'omettez pas la prière, la confession, la communion, le jeûne et les actions d'humilité que vous avez coutume de faire, quoique vous ne trouviez ni goût, ni consolation en toutes choses.

6°. Si vous êtes tourmenté de ces tentations, élevez votre cœur et votre esprit vers Dieu, lui demandant humblement qu'il n'arrive sur cela que ce qui doit tourner à sa plus grande gloire et à votre salut, vous soumettant à sa divine volonté, souffrant ces tentations autant de temps qu'il lui plaira, et le priant de vous accorder la grâce de ne le point offenser.

CHAPITRE XIV.

Quelques motifs pour exciter à la perfection.

IL m'est si agréable de voir que vous avez commencé à bien faire, et que vous

ne pensez qu'à honorer Dieu, que je souhaite que non-seulement vous persévériez, mais encore que vous vous avanciez de jour en jour dans l'exercice des bonnes œuvres, ou qu'au moins vous le désiriez de tout votre cœur. C'est pourquoi je vous proposerai ici quelques motifs propres à vous exciter à quelque chose de plus parfait que ce que vous avez déjà commencé, quoique vous ne deviez pas croire que vous pourrez l'accomplir par vos propres forces.

1°. Considérez combien Dieu mérite d'être aimé et honoré à cause de sa bonté, de sa sagesse et de ses autres perfections qui sont sans nombre et sans bornes; et de là vous comprendrez aisément, que ce que vous avez eu être considérable, dans ce que vous avez fait pour son service, est très-peu de chose, et rien même, si vous le comparez à ce que vous devriez être, par rapport à ses perfections divines, et à ce qu'il mérite qu'on fasse pour lui plaire. J'ai mis cette raison la première parce que dans toutes nos actions nous devons avoir principalement en vue l'honneur de Dieu, sa crainte et son amour; lui seul méritant par lui-même d'être aimé de toutes ses créatures.

2°. Faites réflexion aux mépris, à l'i-

gnominie, à la pauvreté, aux douleurs et à la Passion si amère que le fils de Dieu a bien voulu souffrir pour vous. Si vous l'aimez et si vous l'honorez pour toutes ces choses, vous reconnaîtrez facilement que tout ce que vous pouvez faire pour lui témoigner votre amour et votre respect, est bien peu de chose en comparaison de ce que vous devriez. Ce motif est plus parfait et plus élevé que ceux que je mettrai ensuite ; c'est pourquoi je l'ai placé au second rang.

3°. Si vous pensez quelle est la pureté de vie et la perfection à laquelle vous oblige la loi de Dieu, qui est si parfaite : que cette loi demande avec une entière exemption de tout vice et de tout péché, cette plénitude de vertu renfermée dans le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces ; vous verrez aussitôt quelle est votre faiblesse, et combien vous êtes encore éloigné de l'innocence et de la perfection que vous devriez avoir.

4°. Si vous faites attention à la multitude infinie des bienfaits de Dieu, aux faveurs corporelles et aux grâces spirituelles qu'il a distribuées à ses créatures, et à vous en particulier, vous serez bientôt persuadé, que tout ce que vous faites ou

que vous pourrez faire pour Dieu à l'avenir, n'est rien par rapport à tant de bienfaits et à tant de grâces dont il vous a comblé avec une libéralité et une bonté infinie.

5°. Tâchez de pénétrer quelle est la grandeur de la récompense et de la gloire promise et préparée à ceux qui vivent dans la pratique de la vertu pour honorer Dieu par leur sainte vie, et de comprendre que cette gloire sera d'autant plus grande, qu'ils auront fait plus d'actions de justice et de piété. Vous reconnaîtrez par-là que tous vos mérites n'ont aucune proportion avec une si grande gloire, et vous désirerez de tout votre cœur de pouvoir faire plus d'œuvres vertueuses et parfaites que vous n'en avez encore fait.

6°. Si vous vous appliquez à comprendre combien les vertus ont de grandeur et de noblesse par elles-mêmes, l'élévation qu'elles donnent à l'âme qui en est ornée, et combien au contraire il y a de bassesse et de honte dans les vices, vous ferez tous vos efforts, si vous êtes sage, pour remplir de plus en plus votre âme de toutes sortes de vertus, et pour fuir de plus en plus toutes sortes de vices.

7°. Si vous faites réflexion sur la vie élevée et parfaite des Saints, et que vous

considérez le nombre et l'excellence des vertus qu'ils ont pratiquées, vous sentirez votre langueur et l'imperfection de vos œuvres.

8°. S'il vous était possible de pénétrer le nombre et la grandeur des péchés que vous avez commis contre Dieu, vous seriez aisément persuadé que toutes vos œuvres, quelques saintes qu'elles soient, n'ont guère de proportion avec vos péchés ni avec les satisfactions dont vous êtes redevable à la justice de Dieu.

9°. Considérez que vous êtes environné de toutes parts de périls et de tentations; que le diable, le monde et la chair s'efforcent de vous perdre: tâchez de prendre le parti le plus sûr pour leur résister, c'est-à-dire, pratiquez la vertu dans son plus haut point de perfection pour être plus à couvert de toutes ces tentations.

10°. Si vous pensez à la sévérité des jugemens de Dieu, et par combien de vertus, d'actions, de justice et de pénitence vous devriez vous préparer à paraître devant lui; vous tomberez d'accord, que ce que vous avez fait jusqu'ici de bonnes œuvres et de pénitence, est peu de chose en comparaison de ce que vous auriez dû faire.

11°. Si vous faites réflexion sur la brièveté de votre vie, sur ce que la mort vous surprendra à l'heure que vous vous y attendrez le moins, et qu'après la mort vous ne pourrez plus mériter ni rien faire pour obtenir le pardon de vos péchés; sans doute cette pensée vous excitera à pratiquer la vertu avec plus de fidélité, et vous portera à faire une pénitence plus rigoureuse que celle que vous avez commencée.

12°. Considérez que, quelque sainteté de vie que vous ayez entreprise, à quelque degré de vertu et de perfection que vous ayez tâché de vous élever, vous n'avez pu éviter entièrement l'orgueil ni la présomption, non plus que la négligence et la tiédeur. Or, quand on se trouve renfermé entre ces deux maux, on est en grand danger de tomber dans beaucoup de péchés spirituels; ce que je pourrais vous faire voir par quantité de preuves, si je ne craignais d'être trop long en écrivant ceci. Je me contenterai de vous dire, que pour vous délivrer de ces maux, et vous mettre en sûreté contre eux, il ne faut point que vous considériez ce que vous avez déjà fait de bien; mais que vous fassiez tous vos efforts pour atteindre à une plus haute perfection. Saint Bernard expliquant le

psaume *Qui habitat*, et parlant de ceux qui dans les commencemens ont beaucoup de ferveur, mais qui, dans la suite, se croyant quelque chose, tombent dans l'affaiblissement et dans la tiédeur, leur dites réflexion que vous avez très-peu de bien en vous, et que ce peu même que vous avez, vous le perdrez bientôt, si celui qui vous l'a donné ne le conserve par sa grâce.

13°. Il faut faire une attention particulière à la profondeur des jugemens de Dieu sur quelques personnes, qui, après avoir persévéré long-temps dans une grande sainteté et dans une haute perfection, ont fait des chutes funestes; le Seigneur les ayant abandonnées à cause de quelques péchés secrets dont ils ne se croyaient point coupables. Je ne doute pas que cette pensée ne vous serve beaucoup pour vous avancer dans le chemin de la vertu, et qu'à quelque degré de perfection que vous soyez arrivé, vous ne vous efforciez de plus en plus de porter encore vos desirs plus haut, de vous purifier de tous vos péchés avec plus de soin, et de devenir sans cesse plus parfait et plus saint, dans la crainte où vous serez, que Dieu trouvant peut-être en vous quelque péché secret, ne vous abandonne très-justement.

14°. Repassez souvent dans votre esprit les tourmens et les peines des damnés, et celles qui sont préparées à tous les autres pécheurs. Cette réflexion vous fera considérer comme une peine très-légère, tous les travaux de cette vie, les pénitences, les humiliations, la pauvreté, enfin tout ce qu'on peut souffrir ici-bas pour Dieu. La crainte et le danger où vous êtes de tomber dans ces tourmens, vous engageront à faire tous vos efforts pour les éviter, et pour tendre de plus en plus à une vie plus sainte et plus parfaite.

CHAPITRE XV.

Eclaircissement et application des motifs proposés dans le chapitre précédent.

J'ai plutôt touché en passant les motifs qui peuvent porter à la perfection que je ne les ai expliqués, afin que sur le peu que j'ai dit, vous puissiez beaucoup penser, chacune de ces raisons vous devant fournir d'amples sujets de méditation et de réflexion: ce que vous devez observer à l'égard de ces motifs si vous voulez qu'ils vous soient utiles, c'est de ne pas vous

contenter de les mettre dans votre esprit; mais de faire en sorte qu'ils passent dans votre cœur par une certaine affection qui donne le mouvement à votre volonté pour lui faire accomplir ce qu'ils vous auroient persuadé. Et pour vous en donner une plus grande intelligence, je repasserai en peu de mots sur chacune de ces raisons, afin de vous faire comprendre qu'elles ne produiront aucun effet dans votre ame, si de votre esprit vous ne les faites passer dans votre cœur par le sentiment et l'affection.

A l'égard du premier motif il aura de la force dans les ames qui, par l'élévation de leur esprit et de leurs pensées, sentent, pour ainsi dire, quelle est la grandeur, la perfection et la majesté de Dieu, et qui font tous leurs efforts pour l'aimer et l'honorer en tout autant qu'il le mérite.

Le second fera son effet à l'égard de ceux qui ont un vif sentiment de la charité et de la bonté infinie de Jésus-CHRIST, dont il leur a donné tant de marques dans ce qu'il a bien voulu souffrir pour eux et dans sa mort; ce qui leur donne un désir ardent d'employer toutes leurs forces pour lui en témoigner leur reconnaissance.

Le troisième sera utile à ceux qui comprennent quelle est l'étendue de la per-

fection que Dieu demande de ses créatures, qui, pour lui obéir, tâcheront, avec toute l'attention possible, d'accomplir ses divins commandemens; et qui auront un ardent désir de parvenir à cette perfection.

Le quatrième agira en ceux qui sont pénétrés de la grandeur des bienfaits et des grâces qu'ils ont reçus de Dieu, et qui s'efforcent de tout leur pouvoir de le servir avec une fidélité qui ait du rapport à tant de faveurs.

Le cinquième aura son effet à l'égard de ceux qui ont un ardent désir de la gloire du Ciel; qui connaissent, pour ainsi dire, quelle est la grandeur de cette gloire, et qui, par une foi vive et une ferme espérance, font toutes sortes d'œuvres de justice pour parvenir à cette gloire.

Le sixième sera efficace à l'égard de ceux à qui tout péché fait horreur, qui au contraire ont un amour très-ardent pour la perfection et la justice, et qui connaissent quel est le don inestimable de la grâce de Dieu.

Le septième agira sur ceux qui ont en singulière vénération les actions des Saints, avec un grand désir de les imiter, et principalement ceux qui ont été les plus parfaits, comme la très-sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangeliste, les

Apôtres et les autres Saints, qu'il serait trop long de nommer.

Le huitième touchera ceux qui sentent le poids de leurs péchés, et qui désirent de tout leur cœur de satisfaire à la justice de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres.

Le neuvième fera son effet sur les âmes qui sentent leur faiblesse, le poids qui les entraîne vers la terre et les périls qu'elles courent de succomber aux tentations qui les environnent de toutes parts. C'est ce qui leur fera prendre toutes sortes de précautions pour conserver la grâce de Dieu, et pour éviter les occasions de l'offenser.

Le dixième fera impression sur l'âme qui, connaissant ses péchés, se sent pénétrée de la crainte du jugement qui sera prononcé au dernier jour contre les pécheurs impénitents.

Le onzième aura de la force sur ceux qui, craignant la mort, tâchent de s'y préparer par une vie remplie de mérites.

Le douzième sera utile à ceux qui sont persuadés que, quelque sainteté de vie qu'ils aient entreprise, et quelque désir qu'ils aient eu de tendre à la perfection, il n'est presque pas possible qu'il ne s'y soit mêlé de l'orgueil et de la négligence;

qu'ainsi ils ne sauraient trop faire pour remédier à ces maux, et qu'étant entre ces deux périls, ils doivent faire toutes sortes d'efforts pour les éviter.

Le treizième agira sur ceux qui, ayant un très-grand soin de leur salut, craignent plus que toutes choses de perdre la grâce de Dieu.

Le quatorzième aura son effet dans les âmes qui sont pénétrées de la crainte des peines dont Dieu punira les pécheurs dans l'enfer, qui sentent qu'elles les ont méritées, et qui font leurs efforts par la pénitence pour les éviter.

Il y a deux choses qui doivent être comme la fin et la conclusion de ce que nous venons de dire : l'une consiste à reconnaître son imperfection, sa misère et son néant ; l'autre à faire de nouveaux efforts pour mener une vie plus parfaite : en sorte néanmoins, que le désir d'une plus grande perfection ne soit jamais sans cette vue et ce sentiment de nos misères ; comme ce sentiment de nos misères ne doit jamais être sans ce désir de perfection.

CHAPITRE XVI.

Ce qu'il faut faire pour éviter les pièges et les tentations du démon.

CELUI qui voudra éviter les pièges et les tentations du diable, particulièrement à la fin de sa vie, doit être persuadé de deux choses : la première, qu'il ne doit pas avoir d'autre sentiment de lui-même, ni s'estimer davantage qu'un cadavre rempli de vers, et donné en proie à la pourriture, dont ceux qui approchent tâchent de détourner les yeux pour ne point voir une chose si affreuse, et font ce qu'ils peuvent pour ne point sentir la mauvaise odeur qui en sort. C'est ainsi, mon cher frère, que vous et moi devons toujours penser ; mais je le dois encore plus que vous, puisque je reconnais avec justice qu'il n'y a en moi que corruption dans le corps et dans l'âme ; qu'il n'y a au-dedans de moi que la mauvaise odeur de mes péchés et d'une iniquité qui doit faire horreur ; et ce qui est encore plus fâcheux, c'est que de jour en jour je sens que cette corruption s'augmente et se renouvelle.

C'est le sentiment que l'âme fidèle doit avoir d'elle-même. Il faut qu'elle s'humilie profondément en la présence de Dieu qui voit tout ; qu'elle le considère comme un juge très-sévère, qui lui demandera un compte exact et rigoureux de toute sa conduite. Elle ne saurait donc ressentir trop de douleur de l'avoir offensé, et d'avoir perdu la grâce qui lui fut donnée par le baptême, où elle avait été lavée et purifiée dans le sang même de JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est pas assez que l'âme reconnaisse sa corruption devant Dieu, et qu'elle-même en soit persuadée ; il faut, outre cela, qu'elle consente à donner ce spectacle, non-seulement aux Anges et aux Saints du Ciel et de la terre, mais encore à tous les hommes ; qu'elle consente par conséquent qu'ils n'aient que du mépris pour ses paroles et pour ses actions ; qu'ils se détournent pour ne la point voir, et pour ne point sentir l'odeur de sa corruption ; qu'ils la rejette d'entre eux comme une personne morte avec qui ils ne veulent plus avoir de commerce, qui n'est plus de leur société, et qui, à leur égard, est quelque chose de plus horrible qu'un lépreux : et cela jusqu'au temps que la grâce de Dieu daignera la visiter et la faire rentrer en elle-même. Qu'elle soit encore persua-

dée, que les hommes ne lui feraient aucun tort, mais la traiteraient comme elle le mérite, quand même ils lui arracheraient les yeux, qu'ils lui couperaient les mains et lui feraient souffrir toutes sortes d'autres maux, dans un corps qui lui a servi pour offenser le Dieu qui l'a créée.

La seconde chose est de désirer d'être humilié et méprisé, et de souffrir non-seulement avec patience, mais même avec beaucoup de joie toutes les calomnies, les injures, les ignominies, enfin tout ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus humiliant.

Il faut encore avoir beaucoup de défiance de soi-même, de tout ce qu'on a pu faire de bien et de toute sa conduite passée, se tourner entièrement vers JÉSUS-CHRIST, et se jeter entre les bras de ce divin Sauveur qui s'est réduit à une extrême pauvreté, qui a souffert toutes sortes d'opprobres, de mépris et d'humiliations, et une mort très-cruelle pour l'amour de nous.

Mourez donc à tous les sentimens et à toutes les affections humaines, afin que JÉSUS-CHRIST crucifié vive dans votre cœur et dans votre esprit, et qu'étant tout transformé, et pour ainsi dire, tout trans-

figuré, vous n'ayez plus d'autre sentiment dans le cœur, que vous n'écoutez, que vous ne regardiez plus que votre Seigneur attaché à la Croix et mourant pour vous, suivant en cela l'exemple de la sainte Vierge; en sorte qu'étant entièrement mort au monde, votre ame n'ait plus d'autre vie que celle de la Foi; attendant ainsi cette résurrection bienheureuse où le Seigneur vous comblera d'une joie spirituelle et des dons de l'Esprit saint: vous, dis-je, et toutes les personnes dans lesquelles doit se renouveler l'état des Apôtres et la première ferveur de l'Eglise. Ayez donc soin de vous exercer à la prière, à la méditation et aux saintes affections pour obtenir les dons et les grâces de Dieu.

Les sentimens où vous devez être à son égard, se réduisent principalement à sept, qui sont: 1°. De l'aimer d'un amour très-vif et très-ardent. 2°. De le craindre par-dessus toutes choses. 3°. De lui rendre l'honneur et le respect qui lui sont dus. 4°. D'avoir un zèle très-constant pour son service. Joignez à cela, 5°. les actions de grâces. 6°. Une obéissance prompte et parfaite pour tout ce qu'il vous ordonne, et autant qu'il est en vous. 7°. Le goût des choses du Ciel, lui disant sans cesse :

Seigneur Jésus, faites par votre grâce, que mon esprit, mon cœur et jusqu'à la moelle de mes os soient pénétrés de crainte et de respect pour vous, que je brûle d'un zèle ardent pour tout ce qui regarde votre gloire; que ce zèle, ô mon Dieu, m'inspire pour tous les outrages que l'on a pu vous faire, une horreur extrême, mais qu'elle redouble si j'ai été moi-même assez malheureux pour vous outrager, ou que d'autres l'aient fait à mon occasion. Accordez-moi encore par votre bonté, qu'étant votre créature, je vous adore avec une profonde humilité, comme mon Dieu et comme mon souverain Seigneur; que je sois pénétré de reconnaissance pour toutes les grâces et pour tous les bienfaits sans nombre que j'ai reçus de votre miséricorde, et que je vous en rende de continuelles actions de grâces. Faites que je vous loue et que je vous bénisse toujours avec une joie parfaite et une entière effusion de cœur, et que, vous obéissant en toutes choses, je puisse goûter un jour la douceur infinie de votre festin éternel avec les Anges, les Apôtres et tous vos Saints, quelque indigne que je sois d'une si grande grâce par mes continuelles ingratitude.

Après vous avoir marqué quels sont les

sentimens dans lesquels vous devez tâcher d'entrer à l'égard de Dieu, je vous en ferai remarquer sept autres dans lesquels vous devez vous exercer par rapport à vous-même. 1°. C'est de vous humilier sans cesse pour vos imperfections et pour vos défauts. 2°. De pleurer continuellement avec une douleur vive et amère les péchés où vous êtes tombé, par lesquels vous avez été assez malheureux pour offenser votre Dieu et pour souiller votre ame. 3°. De souhaiter d'être méprisé, humilié et foulé aux pieds de tout le monde comme la plus méprisable de toutes les créatures et la plus remplie de corruption. 4°. D'exercer sur votre corps les plus rigoureuses macérations, et de lui en souhaiter de plus grandes encore s'il est possible, le regardant comme le péché même, où, s'il est permis de parler ainsi, comme une sentine et un sépulcre où se trouvent renfermées toutes les horreurs. 5°. D'avoir une haine irréconciliable contre le péché et contre les sources et les mauvaises inclinations qui le produisent. 6°. De veiller avec une application forte et continuelle sur tous vos sens, toutes vos actions et toutes les puissances de votre ame, afin d'être toujours prêt et disposé à toutes sortes de

bonnes œuvres, sans jamais vous lasser de cette attention et de cette vigilance. 7°. C'est enfin de garder en toutes choses les règles de cette modération parfaite, qui sait nous faire éviter l'excès et le défaut, le trop ou le trop peu, retrancher le superflu sans faire tort au nécessaire; en sorte qu'il n'y ait rien qui ne soit dans la bienséance et dans l'ordre.

CHAPITRE XVII.

Des sentimens que nous devons avoir à l'égard du prochain.

On doit aussi tâcher de former en soi-même sept autres sentimens ou dispositions à l'égard du prochain. Le premier est, qu'une bonté pleine de compassion nous fasse ressentir ses maux et ses incommodités comme nous ressentirions les nôtres. Le second, de nous réjouir du bien qui lui arrive comme s'il nous arrivait à nous-mêmes. Le troisième, de le supporter avec tranquillité dans ses défauts, de souffrir avec patience ce qu'il y aurait de fâcheux en lui, et de lui pardonner de bon cœur les offenses qu'il nous

pourrait faire. Le quatrième, de se montrer doux et affable à tous, de leur souhaiter toutes sortes de biens, et de marquer par nos actions et nos paroles, la sincérité de ce désir. Le cinquième, de préférer tout le monde à soi-même, d'avoir pour eux un respect plein d'humilité, et de se soumettre de bon cœur à tous comme à ses seigneurs et à ses maîtres. Le sixième, de conserver la paix et l'union avec tout le monde autant qu'il est en nous, et que cela se peut selon Dieu, en sorte qu'on soit uni de sentiment avec tous les autres, qu'on se regarde comme ne faisant avec eux qu'une même personne, et comme ne devant avoir avec eux, en tout ce qui est juste et raisonnable, qu'une même volonté. Le septième est d'être prêt à donner notre vie pour le salut de nos frères à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, qui s'est offert en sacrifice pour le salut des hommes; et de travailler jour et nuit par nos prières et par nos actions à le leur faire aimer, et à les rendre dignes d'être aimés de lui.

Mais de ce que je viens de dire, il n'en faut pas conclure qu'on ne doive point fuir la compagnie des gens vicieux et pleins de défauts. En effet, rien n'est plus dangereux que leur commerce. Une société de ce caractère ne pouvant être qu'un ob-

stacle à notre perfection , la retardant du moins et diminuant la ferveur des bonnes œuvres, nous devons la fuir comme nous fuirions les bêtes les plus dangereuses et les plus remplies de venin. Car comme il n'est point de charbon si embrasé qui ne s'éteigne et ne se refroidisse dans l'eau, aussi n'en est-il point de s'y peu disposé à s'allumer qui ne s'embrase lorsqu'on le jette dans un tas d'autres charbons ardents et embrasés. Mais quand il n'y a point de péril, il faut tâcher de détourner ses yeux avec simplicité pour ne point voir les défauts d'autrui; ou si on ne peut s'empêcher de les voir, il faut les supporter et en avoir compassion.

Afin que vous puissiez vous conduire d'une manière utile et parfaite à l'égard des choses, soit temporelles, soit éternelles, il faut, sur ce qui concerne les temporelles, que vous tâchiez d'acquiescer quatre sortes de dispositions.

La première est de vous considérer comme étranger sur la terre, en sorte que tout ce que vous y possédez vous paraisse être plutôt aux autres qu'à vous; que vous n'ayez pas plus d'attachement à vos habits et à tout le reste de ce qui vous sert, que vous n'en auriez pour ce

que possède une personne très-éloignée de vous.

La deuxième est de regarder comme quelque chose d'aussi à craindre pour vous que le poison le plus subtil, l'abondance dans ce qui doit servir à votre usage, et de la considérer avec autant de frayeur qu'une mer remplie d'écueils, sur laquelle on ne peut éviter un triste naufrage.

La troisième est de faire en sorte que dans toutes les choses nécessaires à votre usage, vous y ressentiez toujours de la pauvreté et de l'indigence; parce que la pauvreté est l'échelle mystérieuse par laquelle on peut aller avec sûreté dans le Ciel pour y prendre possession des richesses éternelles.

La quatrième enfin est de fuir le commerce et la magnificence des riches et des grands du siècle, sans néanmoins les mépriser, et de mettre toute votre gloire dans la liaison que vous aurez avec les pauvres et toute votre joie à vous souvenir d'eux, à les voir et à converser avec eux, quelque dénués de tout et quelque méprisés qu'ils puissent être; puisque par ces endroits mêmes ils sont une plus vive expression de JÉSUS-CHRIST, et qu'ils sont des Rois de la société desquels on doit se faire un honneur singulier et un grand sujet de joie.

CHAPITRE XVIII.

Des perfections nécessaires à celui qui veut servir Dieu.

Il y a quinze perfections nécessaires à celui qui sert Dieu dans la vie spirituelle.

La première est une connaissance claire et parfaite de ses défauts et de ses faiblesses.

La deuxième consiste à combattre avec courage et avec ferveur ses mauvaises inclinations et tout ce qui se peut former en nous de désirs contraires à la raison, en un mot, toutes les passions déréglées.

La troisième, une grande crainte pour les péchés qu'on a commis contre Dieu depuis qu'on est au monde, parce qu'on ne sait point si l'on y a satisfait par une véritable pénitence, ni si l'on est véritablement réconcilié avec Dieu.

La quatrième est une continuelle frayeur que notre fragilité ne nous fasse tomber dans de semblables désordres, ou même dans de plus grands.

La cinquième est de tenir sous une

exacte et rigoureuse discipline tous ses sens corporels, afin que le corps soit soumis à l'ame pour le service de JÉSUS-CHRIST.

La sixième est une grande force et une patience invincible dans les tentations et dans les adversités.

La septième consiste à éviter courageusement toutes les personnes et toutes les choses qui pourraient nous être une occasion, je ne dis pas seulement de chute et de péché, mais aussi de quelque imperfection et de quelque affaiblissement dans la vie spirituelle, à éviter, dis-je, et à fuir ces choses comme nous fuirions le démon.

La huitième est de porter en soi-même la Croix de JÉSUS-CHRIST, dans laquelle je remarque comme quatre branches. La première est la mortification des vices. La seconde, l'abandonnement de tous les biens temporels. La troisième, de n'aimer plus aucun de ses parens par une affection de la chair et du sang. Et la quatrième, de se mépriser, se haïr et s'anéantir soi-même autant qu'il est possible.

La neuvième est un souvenir continuel et permanent de tous les bienfaits qu'on a reçus de Dieu par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST depuis le jour qu'on est au monde.

La dixième est de passer les jours et les nuits dans la prière.

La onzième est de goûter et sentir continuellement le saint plaisir qui se trouve en Dieu.

La douzième est de brûler d'un désir ardent pour l'exaltation de notre sainte Foi, c'est-à-dire, souhaiter que JÉSUS-CHRIST soit connu, aimé et révééré de tous les hommes.

La treizième est de se revêtir, pour toutes les nécessités du prochain, de ces entrailles de miséricorde et de bonté dont nous voudrions que les autres fussent revêtus à notre égard.

La quatorzième est de rendre, de tout son cœur, à Dieu, de continuellés actions de grâces, de le glorifier en toutes choses et de louer sans cesse Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

La quinzième enfin, quand on aura fait tout ce que je viens de marquer, est d'être persuadé qu'on n'a fait que peu de choses, et de dire à JÉSUS-CHRIST: Seigneur mon Dieu, je ne suis rien, je ne suis capable par moi-même que de commettre le mal; jamais je ne vous ai servi comme je le devais, et je reconnais qu'en toutes choses je suis un serviteur très-inutile.

CHAPITRE XIX.

Quelques instructions très-utiles, et la manière de vie des prédicateurs évangéliques.

Il y a trois principales parties de la pauvreté évangélique, qui en sont comme les racines: 1^o Un renoncement effectif et sincère à tout ce qui nous est dû le plus légitimement; 2^o. une exacte et rigoureuse tempérance dans l'usage des biens temporels; 3^o. une pratique habituelle de tout ce que la pauvreté exige de nous.

L'abstinence a trois parties principales: 1^o. affaiblir et énerver, si je puis me servir de ce terme, les désirs de la chair et ce que l'Ecriture appelle les sollicitudes pour ce qui est nécessaire à la vie; 2^o. ne se mettre point en peine d'avoir abondamment ou suffisamment de la nourriture, bien moins d'en avoir de délicatement apprêtée; 3^o. mais user avec beaucoup de modération de ce qui nous est présenté.

Nous devons principalement fuir et

craindre trois choses : 1^o. hors de nous la distraction extérieure qui est inséparable des affaires ; 2^o. au-dedans de nous, le désir de s'avancer dans les charges et tout sentiment d'orgueil ; 3^o. l'affection déréglée des biens temporels et les sentimens trop humains pour nous, pour nos amis ou pour notre Ordre.

Il y a trois choses auxquelles on doit particulièrement s'exercer : 1^o. A se mépriser soi-même, et à désirer que les autres nous humilient et nous comptent pour rien ; 2^o. à avoir pour JÉSUS-CHRIST crucifié une tendre compassion ; 3^o. à être dans la disposition de souffrir toute sorte de persécutions, et même le martyre, pour le nom de JÉSUS-CHRIST et pour l'Evangile. Ce sont là trois choses qu'il faut méditer et demander à Dieu dans les diverses heures du jour par des gémissemens et des soupirs qui partent du fond du cœur.

Il y a trois choses que nous devons méditer avec une grande assiduité : 1^o. JÉSUS-CHRIST crucifié et tous ses autres mystères ; 2^o. la vie des Apôtres et celle des Saints qui ont vécu dans notre Ordre, lesquels doivent faire l'objet particulier de notre imitation ; 3^o. quelle doit être la vie de ceux qui sont destinés pour la prédica-

tion de l'Evangile ; nous occupant nuit et jour des vertus qui leur sont propres, de leur pauvreté, de leur simplicité, de leur humilité, de leur douceur, de la charité qui doit les unir ensemble ; pensant qu'ils ne doivent avoir d'autre vue, ne parler d'autre chose et n'avoir d'autre goût que JÉSUS-CHRIST seul et JÉSUS-CHRIST crucifié ; n'ayant que du mépris pour toutes les choses du monde, s'oubliant eux-mêmes pour n'attacher leurs regards que sur la Majesté de Dieu et sur la gloire des bienheureux, et soupirant du fond de leur cœur vers cette gloire céleste ; désirant toujours la mort, dans l'ardeur de ce désir, et disant comme saint Paul : *Je désire d'être délivré des liens de ce corps pour être avec JÉSUS-CHRIST*. Je souhaite d'avoir part à ces trésors inépuisables de richesses célestes, d'être abîmé dans cette source ineffable de plaisirs éternels, et de me rassasier de leur douceur infinie. Il faut se représenter les bienheureux chantant avec une joie inconcevable le cantique des Anges, et faisant de leur cœur un instrument consacré à la gloire du Seigneur. Rien ne pourra produire plus sûrement cet ardent désir de cet heureux temps, que cette représentation : vous serez par elle éclairé d'une admirable lu-

mière qui dissipera tous les doutes et tous les nuages de l'ignorance ; alors vous connaîtrez d'une manière plus distincte , et les défauts de nos malheureux temps , et les différens progrès des Ordres qui , depuis JÉSUS-CHRIST , se sont formés , ou doivent se former dans l'Eglise jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la consommation de la gloire de JÉSUS-CHRIST. Portez donc toujours au milieu de votre cœur ce Dieu crucifié afin qu'il vous admette un jour à la participation de sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

FIN.

LITANIES

DE SAINT VINCENT-FERRIER.



SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
 Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
 Seigneur, ayez pitié de nous.
 Jésus-Christ, écoutez-nous.
 Jésus-Christ, exaucez-nous.
 Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Fils Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Saint-Esprit, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié.
 Sainte Marie, priez pour nous.
 Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
 Sainte Vierge des Vierges, priez pour nous.
 Saint VINCENT, l'honneur de la ville de Valence, priez pour nous.
 Saint Vincent, lis de pureté, priez pour nous.
 Saint Vincent, dès votre enfance, miracle de piété, priez pour nous.
 Saint Vincent, interprète de l'adorable Trinité.
 Saint Vincent, l'honneur de la virginité, priez.
 Saint Vincent, flambeau ardent de la charité, priez pour nous.

Saint Vincent, miroir de pénitence, priez.
 Saint Vincent, trompette du salut éternel, priez.
 Saint Vincent, fleur de la sagesse céleste, priez.
 Saint Vincent, Prédicateur du saint Evangile,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, puissant en paroles et en œuvres,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, l'Apôtre de l'univers, priez.
 Saint Vincent, Prophète du Jugement dernier,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, très-dévoit à la mère de Dieu, priez.
 Saint Vincent, toujours très-pieux, priez.
 Saint Vincent, très-fervent ministre de la ré-
 conciliation des âmes, priez pour nous.
 Saint Vincent, très-charitable envers les pau-
 vres, priez pour nous.
 Saint Vincent, Docteur très-sage, priez pour n.
 Saint Vincent, très-savant Confesseur, priez.
 Saint Vincent, Prédicateur très-saint, priez.
 Saint Vincent, toujours victorieux dans les ten-
 tations, priez pour nous.
 Saint Vincent, très-éclatant par les miracles,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, le bien-aimé de Jésus-Christ, pr.
 Saint Vincent, très-adonné à l'oraison, priez.
 Saint Vincent, très-zélé pour le salut des âmes,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, très-amateur de l'humilité, priez.

Saint Vincent, très-puissant pour la résurrection
 des morts, priez pour nous.
 Saint Vincent, amour des âmes fidèles à Dieu,
 priez pour nous.
 Saint Vincent, zélé défenseur de notre foi, priez.
 Saint Vincent, santé des languissants, priez.
 Saint Vincent, maître des pénitents, priez.
 Saint Vincent, refuge des fébricitans, priez.
 Saint Vincent, étoile de ceux qui espèrent en
 Dieu, priez pour nous.
 Saint Vincent, éclat des élus, priez pour nous.
 Saint Vincent, vainqueur des démons, priez.
 Saint Vincent, compagnon des Anges, priez.
 Saint Vincent, trésor des vertus, priez.
 Saint Vincent, œil des aveugles, priez.
 Saint Vincent, oreille des sourds, priez.
 Saint Vincent, langue des muets, priez.
 Saint Vincent, consolateur des affligés, priez.
 Pécheurs que nous sommes, écoutez-nous, s'il
 vous plaît.
 Afin que vous daigniez nous obtenir l'augmen-
 tation de la foi et de la dévotion, écoutez-
 nous, s'il vous plaît.
 Afin que par vos mérites nous soyons partici-
 pans de l'éternelle félicité, écoutez-nous.
 Afin que par vos prières nous obtenions la ré-
 mission de nos péchés, écoutez-nous.
 Afin que par votre sainte intercession nous mé-

ritions d'être les véritables enfans de Marie, écoutez-nous.

Afin que par votre pieuse intercession nous soyons délivrés de la fièvre du corps et de l'ame, écoutez-nous.

Afin qu'avant la mort vous nous obteniez une véritable pénitence et une sincère contrition, écoutez-nous.

Afin que vous daigniez intercéder pour nous, écoutez-nous, s'il vous plaît.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Ant. Il a connu la justice, il a vu les grandes merveilles de Dieu, il a prié le Tout-Puissant, et il a mérité d'être mis au nombre des Saints.

Y. Priez pour nous, bienheureux saint Vincent.

Al. Afin que nous soyons trouvés dignes des promesses de Jésus-Christ.

Oraison.

DIEU tout-puissant, dont la miséricorde a employé la salutaire prédication de S. Vincent, votre Confesseur, pour embraser plusieurs nations des divines ardeurs de votre amour, et leur imprimer

une crainte religieuse de votre jugement : nous vous supplions, par les mérites et l'intercession de ce grand Saint, de nous rendre dignes de paraître avec confiance à ce redoutable jugement, et de jouir de vos promesses dans le séjour de l'éternelle félicité ; Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oraison

DE S. VINCENT-FERRIER A NOTRE SEIGNEUR J.-C.
POUR OBTENIR UNE BONNE MORT.

SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, qui sauvez tout le monde, et ne voulez la perte d'aucun, et à qui nous ne présentons jamais nos prières sans espérance de miséricorde ; car vous avez prononcé de votre sainte bouche que tout ce qui sera demandé en votre Nom, nous sera accordé ; je vous supplie, par votre Saint Nom, qu'en l'article de la mort vous me donniez une entière intégrité de mes sens, de ma parole et de mon cœur, une entière contrition de mes péchés, une vive foi, une espérance assurée, une parfaite charité ; en sorte que je puisse vous dire, d'un cœur net et pur : Je recommande mon ame et mon esprit entre vos mains, Seigneur, qui êtes béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Oraison pour les Fièvres.

SEIGNEUR, qui avez orné Saint Vincent, votre Confesseur, de vertus et de mérites sans nombre, et qui avez accordé à ses prières la guérison des malades et des infirmes ; faites, nous vous en supplions, qu'à son exemple, nous méprisions les choses de la terre, et ne désirions que les biens célestes, afin de sortir du tombeau de nos iniquités : accordez aussi à sa pieuse intercession la grâce que nous sollicitons d'être délivrés des Fièvres de l'âme et du corps; Par N.-S. J.-C.

TABLE DES CHAPITRES.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE SAINT VINCENT-FERRIER.	Page 5
AVERTISSEMENT.	74
PRÉFACE DE SAINT VINCENT-FERRIER.	77
CHAP. I ^{er} . <i>De la Pauvreté.</i>	78
CHAP. II. <i>Du Silence.</i>	80
CHAP. III. <i>De la pureté du cœur.</i>	82
CHAP. IV. <i>Que l'on parvient plus facilement à la perfection par le secours d'un directeur qu'on ne le saurait faire par soi-même.</i>	96
CHAP. V. <i>De l'Obéissance.</i>	99
CHAP. VI. <i>De la manière de régler le corps.</i>	100
CHAP. VII. <i>Des règles qu'ils faut observer à l'égard de la boisson.</i>	105
CHAP. VIII. <i>Des règles qu'il faut observer à table.</i>	ibid
CHAP. IX. <i>Moyens de persévérer dans la sobriété et dans l'abstinence.</i>	110
CHAP. X. <i>Des règles qu'il faut garder dans les veilles et dans le sommeil.</i>	112
CHAP. XI. <i>De la manière de prêcher ou d'instruire.</i>	126
CHAP. XII. <i>Remèdes contre quelques tentations spirituelles.</i>	128

CHAP. XIII. <i>Remèdes contre les fausses révé-</i> <i>lations.</i>	133
CHAP. XIV. <i>Quelques motifs pour exciter à la</i> <i>perfection.</i>	138
CHAP. XV. <i>Eclaircissement et application des</i> <i>motifs proposés dans le chapitre précédent.</i>	145
CHAP. XVI. <i>Ce qu'il faut faire pour éviter les</i> <i>pièges et les tentations du démon.</i>	150
CHAP. XVII. <i>Des sentimens que nous devons</i> <i>avoir à l'égard du prochain.</i>	156
CHAP. XVIII. <i>Des perfections nécessaires à ce-</i> <i>lui qui veut servir Dieu.</i>	160
CHAP. XIX. <i>Quelques instructions très-utiles</i> <i>et la manière de vie des prédicateurs évangé-</i> <i>liques.</i>	163

FIN

